



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 405 mars 2018

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE



© Culinair saisonnier

Sang-Hoon Degeimbre, un philosophe en cuisine

*Sœur Marie-Raphaël,
la poétesse
d'Hurtebise*



© Magazine L'Appel - Céline HAYOIS



© Luc GORDIS

*Frédéric Van Leeuw,
un procureur fédéral
visionnaire*

*Viviane Teitelbaum :
quels rapports
hommes-femmes ?*



© Viviane TEITELBAUM



Édito

DEVOIR DE CARÊME

Il avait faim, et ils lui ont donné à manger. Il avait soif, et ils lui ont donné à boire. Il était un étranger, et ils l'ont accueilli. Il était nu, et ils l'ont habillé. Il était malade, et ils l'ont visité. Il était en prison, et ils sont venus jusqu'à lui...

À deux pas de chez nous, ils sont chaque jour des dizaines à agir ainsi envers autrui avec courage et conviction. Tous convaincus que, dans la situation actuelle, ils ne pouvaient faire autrement que de passer à l'acte afin de secourir « l'un de ces petits qui sont mes frères ».

Ces « secouristes » de la société civile se réclament-ils tous disciples de Jésus-Christ ? Assurément non. Qui peut, aujourd'hui, ne pas se sentir humainement interpellé par le sort des réfugiés et des sans-papiers, d'autant plus dramatique que celui-ci n'émeut pas le moins du monde le gouvernement en place ? Chacun est concerné.

Mais, parmi ceux qui jugent impensable de rester inactifs, les chrétiens se doivent d'être en première ligne. Non pour s'assurer d'être sauvés le jour du Jugement dernier et ne pas alors s'entendre reprocher leur inaction. Mais parce que, Jugement ou pas, tout chrétien ne peut qu'entendre résonner en lui la fameuse petite phrase de Jésus : « *Chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait* » (Mt 25, 40).

Même s'ils sont venus de loin et ont accompli de longs périples, 'ces petits', ces prochains-là ne nous ont jamais été aussi proches. Il est donc normal et moral que chrétiens et Églises s'opposent de toutes leurs forces au projet de loi sur les visites domiciliaires qui remettrait en cause la possibilité d'accueillir chez soi ceux qui manquent de tout.

Et il est impératif de réagir face aux actions policières musclées organisées ces derniers temps vis-à-vis des migrants. Par la voix de Mgr Jean-Pierre Delville, la hiérarchie catholique belge a pris clairement position dans ces dossiers. On doit s'en réjouir.

La publication d'une brochure destinée à aider à l'accueil des réfugiés par les communautés chrétiennes confirme aussi le choix fait par l'Église de Bruxelles en faveur des réfugiés. Cela doit être salué.

Y a-t-il meilleur moment que le temps de partage du carême pour mettre ces engagements en œuvre, et réclamer un autre traitement politique pour ce dossier ? L'urgence est là.

Il faut en effet ne plus jamais avoir à entendre : « *J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. J'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. J'étais un étranger, et vous ne m'avez pas accueilli. J'étais nu et vous ne m'avez pas habillé. J'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.* » (Mt 25, 35-36)

Bon chemin vers Pâques !

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Devoir de Carême 2

Penser

Martyrs de la foi 4

Croquer

? 5

À la une

Hommes-femmes : quel mode d'emploi ? 6

Humanité : 1 - terrorisme : 0 9

Signe

Agnostiques, et pourtant croyants 10

Frédéric Van Leeuw, un magistrat visionnaire 12



Caroline Leruth : la résilience par l'écriture.



Des centaines d'hommes, à aider.

v Vécu

Vivre

« Un migrant, c'est juste un homme » 14

Rencontrer

Sœur Marie-Raphaël :

« Je crois à ce Dieu de la révélation biblique » 16

Voir

Le carnaval de Jean-Michel 19

s Spirituel

Parole

Les deux roulements de pierre 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire

La joie, morceau d'éternité 24

Un terrain commun à trouver 25

Corps et âmes

Mourir avant de naître 26



La souffrance de l'absence.

c Culturel

Découvrir

Sang-Hoon Degeimbre : « Croire en l'humain est primordial » 28

Médi@s

Quand l'internaute devient producteur 30

Planche

L'orthographe en débat : à qui la faute ? 32

Accroche

Fernand Léger, raccord avec son temps 34

Pages

L'Homo Deus, un dieu mort-né 36

Livres 37

Notebook 38

Messenger 39



Peindre la modernité.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Guillaume LOHEST,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVELLE,
Gabriel RINGLETT, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Jean-Pol GALLEZ,
Gabriel RINGLETT

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Laurence FLACHON,
Jacques HERMANS et
Armand VEILLEUX

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.owlscope.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Voltem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège

+32 04 341.10.04
Abonnement annuel : 25 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702

Bic : GEBABEBB
secretariat@magazine-appel.be
<http://www.magazine-appel.be/>

Publicité
MEDIAL, rue du Prieuré 32,
1360 Malèves-Sainte-Marie
010.88.94.48 - 010.88.93.18



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

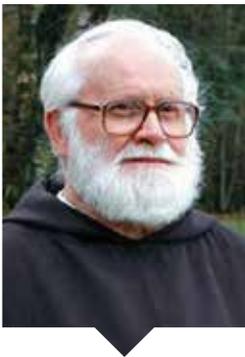
Témoignages d'un message de fraternité universelle

MARTYRS

DE LA FOI

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Dix-neuf religieux chrétiens morts en Algérie seront bientôt béatifiés. Ce qui est reconnu par cette béatification est le message de leur vie.

Au cours des années 90, l'Algérie a connu une décennie de violence extrême. Au moins cent cinquante mille personnes en ont été les cibles. Certains analystes parlent d'un nombre atteignant les deux cent mille. Ils appartenaient à toutes les classes de la société. Ils étaient en majorité de simples citoyens et citoyennes pris entre deux violences. La plupart d'entre eux étaient évidemment des musulmans, dont un bon nombre d'imams qui ont payé de leur vie leur refus de la violence et leur appel au dialogue et à la réconciliation. Quelques chrétiens, religieux ou religieuses, et un évêque ont également fait partie de ces victimes.

PARTIR OU RESTER ?

Le moment où, à la fin de novembre 1993, le GIA (Groupe Islamique Armé) a sommé tous les étrangers de quitter le pays sous la menace de se faire éliminer s'ils n'obtempéraient pas a constitué un véritable tournant. Ils ont majoritairement choisi de rester, malgré le danger, par fidélité à leur vocation de vivre leur vie chrétienne en cette terre d'Afrique et par solidarité avec le peuple qu'ils aimaient. Tout prosélytisme étant interdit, ils enseignaient l'Évangile en le vivant, servant leurs frères algériens de diverses manières, en particulier dans l'enseignement et les soins aux malades.

La terreur qui avait déjà frappé un grand nombre d'Algériens, en particulier des intellectuels et des journalistes, a alors commencé à s'abattre sur ces chrétiens

dès mai 1994. Un frère mariste et une petite sœur de L'Assomption ont été tués à Alger le 8 mai. Deux sœurs augustines missionnaires l'ont été le 23 octobre, suivies par quatre pères blancs à Tizi-Ouzou le 27 décembre. Presque un an plus tard, le 3 septembre 1995, ce fut le tour de deux sœurs de L'Assomption, puis, le 10 novembre, celui d'une petite sœur du Sacré-Cœur. Enlevés de leur monastère le 26 mars 1996, les sept frères trappistes de Tibhirine ont probablement été assassinés au bout d'environ un mois. Quelque temps plus tard, le 1^{er} août, Mgr Pierre Claverie, évêque d'Oran, a subi un sort identique.

SÉPARATION FORCÉE

Le Vatican a récemment annoncé la prochaine béatification de ces dix-neuf chrétiens. Il est certain que chacun d'entre eux serait surpris, sinon amusé, à l'idée d'être présenté au peuple de Dieu comme modèle. Surtout, ils n'auraient pas accepté qu'on les sépare des quelque deux cent mille autres victimes de la même folle violence. Presque tous vivaient parmi des gens qu'ils servaient et ont été tués sur le lieu même de leur insertion. Quant aux moines de Tibhirine, le fait que seules leurs têtes aient été retrouvées possède une portée symbolique : leurs corps, qu'on n'exhumerait sans doute jamais, sont enterrés quelque part dans le sol d'Algérie avec les milliers de suppliciés dont ils n'auraient jamais voulu être éloignés.

Puisqu'ils ont tous été victimes d'une mort violente, ils seront béatifiés comme « martyrs ». Étymologiquement, le mot martyr signifie « témoin ». Les chrétiens qui sont déclarés « martyrs » sont ceux qui ont témoigné de leur foi chrétienne, au point de donner leur vie par fidélité à l'Évangile. Ils sont témoins de la foi chrétienne par leur vie avant de l'être par leur mort. Lorsque l'Église déclare quelqu'un « *martyr de la foi* », elle ne prend pas position sur l'identité et encore moins sur les motivations de ses bourreaux. Mais sur les motivations qui ont permis à ce témoin d'être fidèle à sa foi, quel que soit le prix à payer. Ce que reconnaît l'Église par cette béatification, c'est l'authenticité du message de leur vie : un message de fraternité universelle. Un message dont notre monde a grandement besoin. ■

Le cartoon
de Cécile Bertrand

L'ALLAITEMENT AUX USA



cécilebertrand

Depuis plusieurs mois, dans de nombreux pays, des centaines de femmes ont pris la parole pour dénoncer les harcèlements et agressions sexuelles de tous types dont elles ont été les victimes. À la veille de la Journée internationale des femmes, le 8 mars, quelles pourraient en être les conséquences, au quotidien, sur les rapports entre les hommes et les femmes ?

SEXES OPPOSÉS.
Égaux mais pas identiques.

Les répercussions de l'affaire Weinstein

HOMMES-FEMMES : QUEL MODE D'EMPLOI ?

Michel PAQUOT

« **N**ous pensons au contraire que, loin d'être pratique, la division de l'humanité en deux castes, l'une née pour dominer l'autre, est ici, comme toujours dans de tels cas, source de bien des maux, de perversion, de démoralisation, à la fois du groupe privilégié et de ceux aux dépens desquels ils ont acquis leurs privilèges. Elle ne produit aucun des bienfaits que lui attribue la coutume et constitue, tant qu'elle est perpétuée, un obstacle presque insurmontable à tout véritable progrès essentiel de la nature humaine ou de la condition sociale. »

Cette phrase a été écrite en 1851, à une époque où le féminisme est encore une idée neuve en Europe, par la Britannique Harriet Taylor. L'ouvrage dont elle est extraite, *L'Affranchissement des femmes*, qui défend l'égalité entre les sexes, est signé, lors de sa parution, du seul nom du second mari de son auteure, John Stuart Mill. Près de deux décennies plus tard, ce philosophe féministe rendra un hommage posthume à son épouse en reconnaissant tout ce qu'il lui doit, dans *L'Asservissement des femmes*.

ÉCART SALARIAL

Un siècle et demi plus tard, grâce à leur lutte, mais aussi à la clairvoyance de certains hommes, les femmes ont souvent acquis des droits égaux à ceux des hommes, mais pas partout, ni dans tous les milieux. Néanmoins, la question de leur égalité est loin d'être réglée. Ne serait-ce que sur le terrain salarial, comme les chiffres, têtus, ne cessent de le rappeler : en 2017, en Belgique, la différence était de 22% sur une base annuelle. Comme l'indiquait Michel Pasteel, directeur de l'Institut pour l'Égalité des Femmes et des Hommes, cet écart « renferme une partie expliquée et une autre qui ne l'est pas. C'est peut-être uniquement de la discrimination pure et simple entre les femmes et les hommes. Notre institut reçoit très peu de plaintes à ce propos. Cela montre à quel point ce phénomène est ancré dans les mentalités. »

De même, peu de femmes occupent des fonctions importantes, que ce soit dans l'administration publique, le journalisme ou le monde des affaires. Or, explique Viviane Teitelbaum, membre du groupe MR au Parlement bruxellois et présidente du Conseil des Femmes francophones de Belgique, « les études dans des pays scandinaves ont prouvé que, quand il y a autant d'hommes que de femmes dans les conseils d'administration, la productivité est meilleure ». Elle est ainsi favorable à la mise en place de quotas qu'elle nomme « mesures correctrices temporaires ». « Les femmes forment la majorité de la population, mais

une minorité dans les lieux de pouvoir et de décision, argumente-t-elle. On a calculé que, si on ne faisait rien dans les entreprises, il faudrait encore attendre soixante ans avant d'arriver à une égalité parfaite. On reporte toujours sur les femmes la responsabilité des discriminations qu'elles subissent. Les femmes ne sont ni meilleures ni pires, mais gouvernent autrement. Ce sont ces deux visions qui doivent cohabiter pour faire un monde plus juste pour tous. »

Comme le disait avec humour Françoise Giroud, qui a été la première femme, en France, à diriger la rédaction d'un hebdo généraliste, *L'Express* : « Le problème des femmes sera résolu le jour où l'on trouvera une femme médiocre à un poste important. »

STÉRÉOTYPES SOLIDES

L'affaire Harvey Weinstein, nom du producteur américain accusé en octobre 2017 d'harcèlements et agressions sexuels ou viols par près d'une centaine de femmes, amplifiée par les hashtags MeToo et BalanceTonPorc, a libéré la parole des femmes (voir *L'appel* de décembre 2017). Mais quels seront ses effets, tant dans les mentalités que dans la pratique, sur les relations hommes-femmes ? « Je pense que cela n'aura pas de répercussions fondamentales, je ne suis pas optimiste à ce niveau-là. Les stéréotypes sont encore trop ancrés dans les mentalités », reconnaît Viviane Teitelbaum. Même si, tempère-t-elle, « ce qui se passe a une influence sur les relations entre les deux sexes. »

Elle est en effet convaincue qu'une totale impunité a vécu, en tout cas dans certains milieux. Qu'il ne sera plus possible, pour un homme, d'abuser aussi facilement et éhontément de son pouvoir. Mais que, sur le harcèlement de rue, par exemple, et bien qu'il existe en Belgique une loi le réprimant, l'impact sera faible.

D'autant plus que cet élan libérateur de la parole a été touché en plein vol par une tribune publiée dans *Le Monde* et signée par une centaine de femmes, dont Catherine Deneuve, Brigitte Lahaie et plusieurs écrivaines et intellectuelles belges, telle Anne Morelli. Intitulé *Nous défendons la liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle*, ce texte a été considéré, par beaucoup de femmes, comme un coup de poignard dans le dos. « On peut se sentir solidaire d'une injustice sans l'avoir vécue », s'est par exemple indignée, dans le même quotidien, l'historienne Michelle Perrot, auteure d'une *Histoire des femmes en Occident*. « Sidérée » par « leur inconscience des violences réelles subies par les femmes ».

PARVENIR À DIRE NON

Viviane Teitelbaum ne dit pas autre chose lorsqu'elle s'avoue « *choquée* » que ces signataires issues de « *milieux privilégiés* » « *se désolidarisent des femmes plus fragilisées qui ont des difficultés pour prendre la parole. Ce n'est pas pour les femmes qui arrivent à dire non que nous nous battons, mais pour toutes les autres, qui sont la majorité. Certains comportements sexuels peuvent être totalement respectueux, partagés. Il ne s'agit pas de remettre en cause la liberté sexuelle, au contraire.* » L'ancienne présidente du lobby européen des femmes, « *coupole* » qui met en réseaux les associations européennes d'aide aux femmes en promouvant les meilleures pratiques, se bat quotidiennement pour que leur voix soit entendue. « *Les positions féministes ne sont pas toujours faciles à défendre, constate-t-elle. La parole est très vite remise en cause, méprisée, disqualifiée. Sur les réseaux sociaux, on se trouve vite isolées.* » Elle rappelle aussi qu'un milliard de femmes sont victimes de violences dans le monde. Et qu'en Belgique, une femme sur dix porte plainte et seuls 16% des hommes sont condamnés.

Celle qui revendique haut et fort son féminisme agit aussi au niveau local, à Ixelles où elle est échevine. Cette commune bruxelloise, dont le collège est majoritairement féminin, a été la première en Belgique à voter un budget « *sensible au genre* ». Cela signifie que l'argent dépensé doit bénéficier à parts égales aux femmes et aux hommes. « *On vérifie qu'autant de femmes que d'hommes fassent des formations, prennent des congés parentaux, des temps partiels ou déposent leur candidature pour un poste. De même, on s'assure que des lieux où les femmes peuvent se sentir insécurisées soient suffisamment éclairés.* » Un travail égalitaire qui débute dès la crèche.

BESOINS DE L'AUTRE

« *Le problème de l'amour ne réside pas tant dans les dif-*

*férences (indéniables) qui existent entre les hommes et les femmes que dans les projections que nous faisons quant aux besoins de l'autre. Nous partons de nos propres ressentis, de nos propres besoins, et nous imaginons que ceux de l'autre sont identiques, observe de son côté Véronique Baudoux, médecin et énergéticienne, auteure du livre *Divine sexualité. La piste qui me paraît fondamentale est donc celle de cesser de projeter nos propres besoins sur l'autre, et d'essayer plutôt de comprendre ce que l'autre, avec ses différences spécifiques, a réellement besoin de recevoir.** »

« *À l'heure actuelle, poursuit la jeune femme qui s'est spécialisée dans l'observation des rapports amoureux, on constate que les relations hommes-femmes sont engluées dans un paradoxe assez complexe. D'une part, pour prendre leur place dans le monde extérieur, les femmes développent en elles-mêmes leur énergie "masculine", celles de l'action, de l'autonomie, de la rationalité, de la décision, de la dominance... D'autre part, leur besoin de présence, de soutien, d'attentions reste très intense. Les hommes se trouvent donc en face d'amazones qui ont l'air de se débrouiller tellement bien toutes seules, mais qui sont effondrées s'ils oublient de leur téléphoner. Et nous, les femmes, nous avons tellement bien pris l'habitude du "combat" que nous ne savons plus demander du soutien.* »

Le respect de l'autre est fondamental. Il est la pierre angulaire d'une relation réussie, selon la psychologue Virginie Thunus, récemment interrogée sur le site *La Libre.be*. « *C'est l'agressivité, le non-respect de l'autre qui mènent à l'abus de pouvoir, à des gestes déplacés, à des paroles importunes qui ne sont plus tolérables pour les femmes. Si l'on se sent rabaissée, atteinte, marquons-le clairement, par une parole ou un acte.* » « *Il faut comprendre qu'entre hommes et femmes, nous sommes égaux mais pas identiques, insiste-t-elle. Il y a une vision masculine des choses et une vision féminine. Refuser de prendre en compte cette différence, c'est du racisme, c'est ne pas comprendre le genre humain !* » ■

LES FEMMES D'AFRIQUE AU CŒUR DU CARÊME DE PARTAGE

Dans la région des Grands Lacs africains, dont font partie le Burundi et l'est de la République Démocratique du Congo ou Kivu, la tradition a placé les femmes dans une situation de fragilité et de subordination à l'homme. Mais cela change, spécialement dans l'agriculture familiale qui fournit près de 80% des moyens de subsistance des populations et promeut l'agroécologie. Les partenaires d'*Entraide et Fraternité* y contribuent en dépassant les stéréotypes par les formations des paysannes et des paysans. Ce travail est expliqué durant ce Carême de Partage. Dans le reportage vidéo *Elles sèment le monde de demain*, des maris reconnaissent que leurs femmes produisent 80% des aliments des ménages et sont très actives dans les coopératives et autres associations. Et l'affiche de campagne représente une femme à côté des mots *Autonomie, Égalité, Participation, Dignité, Famille*. Ces termes sont également illustrés par un poster, une expo-photos de femmes, un dossier *Approche Genre*, mais aussi des pistes de célébrations, etc.

Mgr Joachim Ntahondyere est évêque de Muyinga et président de la Conférence épiscopale du Burundi. En

février, il est venu relater ce qui se fait dans son pays où le président s'accroche au pouvoir en violation de la constitution (voir *L'appel* de janvier 2018). Ce fils de paysans appuie notamment le centre agropastoral de Mutwenzi dont le directeur adjoint, l'abbé Floribert Niyungeko, vient ce mois-ci parler du travail réalisé, à Bruxelles et dans le Brabant Wallon. D'autre part, ses compatriotes Georgette Mpawenimana et Alphonse Habonimana témoigneront en province de Liège, et parmi les jeunes, de l'appui à l'autopromotion, des actions pour le développement et de la protection de l'environnement, ainsi que de la diffusion de la littérature chrétienne.

De leur côté, deux mères de familles congolaises, Anne-Marie Chishugi et Nunu Salufa, interviendront en Hainaut et dans le diocèse de Namur au sujet de la collaboration entre hommes et femmes qui se développe au Sud-Kivu, malgré les conflits et violences, à travers des mutuelles, l'épargne solidaire et la promotion d'entremises créées par des femmes. De plus, ces partenaires contribuent à des échanges Nord-Sud et au colloque international *Agriculture : qui récolte ? Enjeux des mouvements des femmes rurales et paysannes dans le monde*, coorganisé par *Entraide et Fraternité* le jeudi 22 mars à Louvain-la-Neuve. (J.Bd.)

■ www.entraide.be

Un ouvrage aux vertus thérapeutiques

HUMANITÉ : 1

– TERRORISME : 0

Chantal BERHIN



© Caroline LERUTH

Caroline Leruth se trouvait à l'aéroport de Bruxelles le 22 mars 2016 au moment des attentats. Elle témoigne dans un livre.

FACE À L'HORREUR.
L'amour de l'humain prend le dessus.

Caroline vit aux États-Unis, où elle travaille pour une entreprise pharmaceutique. Le 22 mars 2016, après un séjour chez ses parents à Tournai, elle s'apprête à prendre l'avion pour rentrer chez elle. Dans la file d'enregistrement des bagages, tout est normal. Jusqu'à ce qu'une première bombe explose. Suivie d'une seconde. Les détonations se produisent de part et d'autre de l'endroit où elle se trouve. Sans qu'elle soit blessée. Immédiatement, après le choc, un état de conscience inconnu d'elle lui donne une lucidité qui la surprend. Laissant ses bagages sur place, elle fuit sans ressentir de peur, se met à l'abri à l'extérieur et téléphone à ses parents pour les rassurer. À la vue d'une dame blessée, elle pense aux dizaines de victimes à l'intérieur du hall et décide de retourner sur le lieu de l'attentat.

RESTER EN VIE

Parmi les gens qu'elle tente de sauver avec l'aide d'autres personnes se trouvent notamment un Asiatique et un couple de personnes âgées. Ces secouristes improvisés les dégagent des décombres. Caroline leur parle pour qu'ils restent en vie. Par la suite, elle cherchera à savoir ce qu'ils sont devenus, avec une obstination que son entourage ne comprendra pas toujours. Pour elle, c'est une démarche essentielle afin de parvenir à dépasser le traumatisme qu'elle éprouvera et qui provoquera crises de larmes, sidéra-

tion, cauchemars... Il est 8h35. L'arrivée des secours marque pour Caroline la fin de sa « mission ». Mais lorsqu'elle constate que les équipes restent dans la zone proche de l'entrée, elle crie afin que l'on apporte de l'aide à l'endroit où elle se trouve avec les victimes. Elle prend ensuite une dernière photo du hall des départs, geste qui peut sembler incongru mais qui se révélera important dans le processus de sa reconstruction psychologique.

COURAGE ET ESPOIR

C'est seulement une heure plus tard que la jeune femme réalise vraiment l'ampleur du drame et éprouve une peur terrible. Ce traumatisme, elle va parvenir à le dépasser par la parole et en recherchant les personnes qu'elle a assistées. Elle se met à raconter par mail ce qu'elle a vécu à quelques amies qui l'encouragent à le mettre par écrit. Son livre, *Attentat Aéroport Bruxelles – Ce que j'ai vu*, constitue un témoignage de courage et d'espoir en la bonté de l'être humain, même au plus noir de la nuit. Aujourd'hui, conclut-elle, l'amour a pris le dessus. Et le score est : Humanité : 1 – Terrorisme : 0. ■



Caroline LERUTH, *Attentat Aéroport Bruxelles – Ce que j'ai vu*, Paris, Kawa, 2017. Prix : 23,95€. Via L'appel : 5% = 22,75€

INDICES

PAS DE CÔTÉ.

« L'avortement est un droit fondamental. » Face à la Marche pour la vie, le Mouvement rural de la jeunesse chrétienne française (MRJC) avait été clair. Mais les évêques ont rappelé les jeunes à l'ordre. Priés de faire marche arrière, ils ont dû reconnaître que « tout doit être mis en œuvre pour éduquer et prévenir les situations d'avortement ». L'Église française n'aime pas ceux qui sortent du rang.

EN BITCOINS.

Une église évangélique de Zurich accepte des dons en devises virtuelles (Bitcoin, Bitcoin Cash, Éther, Ripple et Stellar). Or, l'utilisation de ces crypto-monnaies est souvent déconseillée, ne serait-ce que d'un point de vue éthique. Mais cette église est fréquentée par des jeunes, adeptes de ces solutions de transferts financiers.



RELOCALISATION.

Depuis plus de vingt ans, une équipe catholique d'accompagnement des funérailles officiait au centre funéraire de Grenoble. Son évêque a mis fin à ses activités : désormais, les enterrements religieux ne peuvent avoir lieu que dans les églises. Le progrès est en marche !

NE COUPEZ PAS.

Un projet de loi interdisant la circoncision non médicale en Islande suscite l'opposition de la commission des évêques de la communauté européenne. Il s'agirait d'une « dangereuse atteinte à la liberté de religion » des musulmans et, surtout, des juifs. Pour les opposants, on ne peut comparer cette pratique à l'excision, qui est une mutilation.



© Fotolia

DOUTES.

Peut-on se dire chrétien sans avoir des convictions définitives sur des questions théologiques et dogmatiques?

Tendre, bougon, anarchiste imbibé, Jean Gabin, celui « *qui voit rouge* », n'était pas vraiment en bons termes, ni avec Dieu, ni avec l'Église. « *Oh, curé, lance-t-il dans *Le Tonnerre de Dieu* (1965), pour croire en Dieu, il faut croire aux hommes...* » À la même époque, le père Joseph Wrezinski, fondateur d'ATD Quart Monde, ne disait pas autre chose. En s'installant au milieu des deux cent cinquante familles du bidonville de Noisy-le-Grand, en banlieue parisienne, il savait qu'il devait ce choix à la longue tradition chrétienne de solidarité. Bien que depuis trois siècles l'Église n'avait cessé de s'opposer à la montée des droits de l'homme.

Seul Dieu, pensait-on, avait des droits sur l'homme. Il faudra attendre Jean XXIII, avec « *Pacem in terris* » (1963), et Paul VI (1974) pour reconnaître que la promotion des droits de l'homme est « *une requête de l'Évangile* » !

« IL NOUS RESTE L'ESSENTIEL »

Pour de nombreux chrétiens, pas toujours fervents pratiquants, « *la foi chrétienne est d'abord une expérience de vie plus qu'un savoir religieux* ». « *C'est ce qui nous reste de la culture chrétienne* », confient certains d'entre eux au magazine *L'appel*, « *après avoir été de toutes les activités paroissiales* ». Marie de Hennezel, écrivaine : « *Je me suis rapprochée de l'essentiel de la religion chrétienne et beaucoup éloignée du dogme*. » Loïc Nottet, chanteur : « *Je crois en quelque chose qui n'a pas de nom*. » Thierry Michel, cinéaste : « *J'ai gardé les valeurs, pas la pratique religieuse*. » Clotilde Nyssens, femme politique (CDH) : « *J'aime les gens engagés. Les questions dogmatiques ne m'intéressent pas*. » Philippe Lamberts, député écolo européen : « *Entre Évangile et droits de l'homme, la seule différence, c'est la référence à une transcendance*. »

« *C'est un fait, dans nos pays, de plus en plus de chrétiens reconnaissent n'avoir aucune conviction définitive sur une série de questions théologiques ou dogmatiques... tout en se disant croyants* », constate Frédéric Lenoir, philosophe et sociologue. « *Un croyant sincère peut en effet se dire parfaitement agnostique* », écrit Maurice Lagueux, philosophe et économiste, dans un ouvrage dense paru en 2017, *Tout en même temps agnostique et croyant*.

CROYANT MALGRÉ TOUT

« *À mon sens, explique-t-il, l'agnostique rejette tout simplement le savoir reposant sur une intuition métaphysique, une révélation mystique ou une religion*. » Et, s'il peut se dire croyant malgré tout, c'est qu'il ne refuse pas de penser que Dieu puisse exister. Mais cette question le dépasse. L'agnostique se résigne à accepter qu'il existe des champs de l'existence humaine que l'on ne peut connaître si l'on s'en tient à une expérience rationnelle. Pour des agnostiques, croyants ou non, « *croire, c'est habiter l'inconnu* », selon Éric-Emmanuel Schmidt. « *C'est prendre l'inconnu au sérieux* », ajoute le philosophe André Comte-Sponville.

Sur quoi alors la foi peut-elle s'appuyer ? Certainement pas sur des preuves, au sens scientifique du terme, mais sur le témoignage et l'expérience spirituelle. « *Quand un chrétien d'aujourd'hui dit : "Je crois en Dieu", il n'affirme pas qu'il possède des "preuves" de l'existence de Dieu* », commente le père Joseph Moingt, jésuite français de 102 ans (!), toujours en réflexion intense sur l'avenir du christianisme. « *La foi en Dieu, dit-il, est une question de confiance, notamment dans le témoignage de Jésus que les chrétiens considèrent si proche de Dieu, qu'ils l'ont appelé Fils de Dieu*. »

Croire en Dieu, croire en l'homme ?

AGNOSTIQUES, ET POURTANT CROYANTS

Christian VAN ROMPAEY

Ils sont plutôt discrets, réservés même. Et pourtant, les chrétiens se posent beaucoup de questions sur le devenir du christianisme. Dans le doute, pratiquants ou non, ils s'affirment toujours croyants. Mais est-ce tenable s'ils ne trouvent pas de réponses à leurs questions ?

QUESTION DE CONFIANCE

Les dogmes imposés en d'autres temps et cultures, les formules toutes faites sorties d'un catéchisme oublié ne parlent plus à la plupart des chrétiens. Après trois siècles de rationalisme, ils ont appris à « faire la distinction entre le croire et le savoir. » Mais « sont-ils prêts à accepter ce que cela implique ? », s'interroge Maurice Lagueux. L'attitude agnostique, parce qu'elle se veut rationnelle, « remet en cause ce qui est habituellement associé à la foi religieuse » : le culte, les croyances, la religion. Beaucoup ont longtemps cru que la baisse impressionnante de la pratique religieuse dans nos pays était avant tout une question de langage désuet et dépassé. Le vrai problème de l'Église n'est pas seulement un problème de langage, mais une question de contenu, expliquait déjà Jean Kamp, philosophe, prêtre et enseignant

à Bruxelles dans un ouvrage paru en 1975, *Credo sans foi, foi sans credo*. Les Évangiles, comme la Bible, portent davantage sur le sens des événements que sur le savoir. Leur vérité n'est pas historique mais spirituelle, même s'ils contiennent des points de repère qui intéressent les historiens. De ce point de vue, écrit Maurice Lagueux, on ne peut soutenir que les dogmes religieux « puissent être acceptés pour tout individu rationnel de bonne foi, comme de véritables savoirs ».

L'agnostique n'est pas un sceptique qui mettrait systématiquement en doute toute forme de savoir. Ce n'est pas une « irrémédiable maladie », ni un athée. Ce serait plutôt un « éclairé ». Au siècle dernier, il n'y avait que mépris pour l'agnostique assis, disait-on, entre deux chaises, dans une « position molle et inconfortable ». Aujourd'hui, la frontière est plus floue. Il devient même une personnalité intéres-

sante. L'agnostique est le produit de son temps. En recherche, engagé, spirituel, respectant la pluralité des idées, « il ne doute pas des valeurs mais des croyances ». Et il arrive que la foi unisse les gens, alors que les religions les divisent ! Faut-il s'en inquiéter ? La foi chrétienne, au fil du temps, selon les cultures, sans changer son projet fondamental, n'a jamais cessé de parler différemment de la foi en Dieu pour mieux se faire comprendre. Pour le père Joseph Moingt, « le chrétien doit garder sa foi, non pour sauver la religion ou l'institution qui lui est liée, mais pour sauvegarder une certaine idée de l'homme dont l'idée de Dieu est le garant ». ■



Maurice Lagueux, *Tout en même temps agnostique et croyant*, Éd. Liber 2017. Disponible uniquement sur www.amazon.fr

INDICES

SANS CONTACT.

Dans une paroisse parisienne, on peut maintenant verser son obole dans un panier connecté en utilisant sa carte bancaire sans contact. Cette technique entend lutter contre la baisse des montants de la collecte.

ENSEIGNEMENT.

Les sagesses chinoises font leur entrée à l'université américaine d'Harvard. Le cours dispensé par l'anthropologue Michael Puett y rencontre un vif succès. Ce nouveau cursus est dans le top 3 des enseignements les plus suivis par les étudiants.



MAGASIN.

L'église paroissiale de Coudekerque-Branche (Nord de la France) va être transformée en épicerie sociale, mettant l'accent sur les produits frais et les circuits courts. La chapelle attenante à l'édifice restera un lieu de culte.

COLLABORATION.

En janvier, le Conseil œcuménique des Églises et le Fonds des Nations unies pour l'enfance se sont engagés à intensifier leur collaboration et à envisager d'autres projets communs pour la protection et les besoins de l'enfance.

CORRECTION.

Un des inspecteurs de religion catholique dont nous écrivions (L'appel 02/2018) qu'ils « auraient prôné la disparition des cours de religion sous leur forme actuelle » tient à préciser qu'ils n'ont jamais tenu de tels propos, comme ils l'ont signalé aux évêques, et comme le journal *Le Soir* l'a mentionné, le 21/12/2017.

Frédéric Van Leeuw, un magistrat visionnaire

« NOUS DEVONS NOUS REMETTRE EN QUESTION ! »

Jacques HERMANS

Pourquoi des jeunes embrassent-ils des idéaux destructeurs ? Comment canaliser leur radicalité dans un monde replié sur lui-même ? Acteur majeur de la lutte antiterroriste en Europe et en Belgique, le procureur fédéral Frédéric Van Leeuw soutient en outre des projets en faveur des plus démunis à Liège et à Bruxelles. Il a également mis sur les rails des programmes humanitaires pour les populations au Mozambique et en Albanie.

CONFIANCE.
Il est important d'être à l'écoute des jeunes.

— **Est-il exact que, récemment encore, de jeunes résidents belges sont partis en Syrie pour y rejoindre un groupe considéré comme terroriste ?**

— En 2017, seuls deux départs ont été identifiés, dont celui d'une gamine de quatorze ans qui est revenue jeune maman. Depuis la fin 2012, un peu moins de cinq cents résidents belges sont partis en Syrie ou en Irak. La grosse majorité d'entre eux sont des jeunes. La création d'un soi-disant État islamique a en effet drainé un certain nombre de personnes qui n'avaient pas le « profil » : des mineurs, des femmes, des convertis... Ils ne sont pas tous revenus, certains y sont encore. Beaucoup y ont trouvé la mort. Depuis 2015, les tribunaux belges ont prononcé plus de trois cents condamnations pour terrorisme. Il y a, d'une part, ceux que l'on appelle les combattants terroristes étrangers, qui sont des gens partis pour combattre en Syrie ou en Irak. Et, d'autre part, ceux que l'on nomme *home*

« Souvent, notre regard enferme les autres dans leurs plus étroites appartenances. »

grown terrorists, c'est-à-dire ceux qui, comme les auteurs des attentats de Barcelone, ne sont jamais allés en zone djihadiste. Dans les deux cas, il existe un lien avec nous. Cela nous amène à réfléchir sur un certain nombre de facteurs déclencheurs, comme celui des prisons. En Belgique,

près de cinq cents personnes, pas toujours condamnées pour terrorisme, sont suivies de près. Ce qui équivaut à environ 5% de la population carcérale.

IDÉAUX DESTRUCTEURS

— **Engager des poursuites judiciaires, est-ce le seul moyen pour éradiquer la menace terroriste ?**

— Nous avons souligné devant la Commission parlementaire d'enquête que, parfois, on passe trop vite au judiciaire, et donc au répressif. Depuis 2014, beaucoup de choses ont évolué. Le Service Public Fédéral Justice est censé trouver des solutions aux nombreux échecs de la société. Il est temps de s'interroger sur les raisons qui poussent ces jeunes à embrasser de tels idéaux destructeurs. Des cellules locales ont ainsi été créées pour assurer le suivi des personnes à risque, et pas uniquement par une approche policière. C'est ce qui a conduit à se pencher sur des questions diverses, comme celle du secret professionnel : pas pour que la police puisse intervenir davantage, mais au contraire pour qu'un cadre plus sécurisant soit mis en place, de sorte que les intervenants sociaux soient en mesure de jouer leur rôle. Personnellement, j'y crois ! On parle beaucoup de nous lorsque des actions spectaculaires se déroulent, mais il faut savoir que le travail quotidien des intervenants sociaux et des enseignants notamment, permet d'éviter tous les jours des attentats.

— **Comment se fait-il que tant de jeunes aient pu en arriver là ?**

— Ce que je relève, avec mon expérience, c'est que beaucoup se posaient des questions « intérieures » auxquelles ils n'ont trouvé des réponses claires que dans la propagande terroriste. À certaines périodes, l'État islamique adressait, via différents réseaux sociaux, plus de quarante mille messages par jour. Ces messages n'étaient en fait pas des discours religieux, mais jouaient sur la dignité, la solidarité, ou sur la justice et l'amitié. Autant de thèmes qui touchent particulièrement les jeunes et ceux qui, à tort ou à raison,

se sentent marginalisés. C'est la « génération selfie », où le moi est à l'avant-plan et le monde le décor.

COCKTAIL EXPLOSIF

— **Comment éviter que des jeunes se radicalisent ?**

— En nous remettant en question ! Le discours ne peut pas être : « *Nous ne changerons pas notre mode de vie.* » J'ai entendu des terroristes dire que nous, Européens, sommes complices des massacres perpétrés en Syrie et ailleurs. On peut retrouver une réelle frustration du monde musulman qui ressent, sur le plan de la géopolitique mondiale, une certaine humiliation. Dans le même temps, les Occidentaux sont dominés par la peur du monde extérieur. Ils se sentent impuissants ou, pire, ils sont indifférents, alors qu'ils sont davantage au courant qu'auparavant. Ces deux sentiments prédominants mettent évidemment les musulmans d'Europe dans une situation identitaire compliquée. Certains jeunes Européens en quête d'identité se heurtent à un monde globalisé empreint de consumérisme, où le chacun pour soi dicte inexorablement ses lois. Beaucoup nourrissent des sentiments partagés : la frustration du monde arabe, d'une part, et la peur perçue en Europe, de l'autre. C'est, pour certains, un cocktail explosif. De nombreux jeunes tentent de compenser ce vide existentiel. Leur vie tombe dans le vide, aucune question intérieure n'est prise au sérieux d'un point de vue spirituel ou philosophique. Le premier individu qui semble apporter, par de beaux discours, un début de réponse à leur questionnement est alors suivi aveuglément. En très peu de temps, leur soif d'idéal semble trouver réponse, souvent sur le Net.— Qu'y trouvent-ils en fin de compte ?— Certains embrassent l'idéal du kamikaze. C'est une radicalisation fulgurante pour ces jeunes désorientés en pleine crise identitaire et culturelle. Ils y trouvent leur nouveau « prophète », un modèle auquel souvent ils s'identifient et qui est censé leur indiquer le chemin à suivre, un sauveur de pacotille suscitant chez nombre d'entre eux une adhésion foudroyante. Et nous devons être vigilants. Même si le niveau de la menace descend du fait de la victoire sur le califat physique, ce processus de radicalisation dans nos contrées est toujours en cours.

QUELLES PROPOSITIONS ?

— **Que faire pour les sortir de cette impasse ?**

— Ce qui frappe, c'est cette aspiration à une nouvelle vie, à un idéal qui les transcende, celui du preux chevalier djihadiste chez lui, de la princesse chez elle. Je me pose la question : notre société se soucie-t-elle encore de proposer quelque chose à ces jeunes ? Les grandes idéologies ont disparu à la fin du XX^e siècle, de même que le service militaire ou le service civil. Où met-on encore ensemble, par exemple, un jeune de Molenbeek et un autre d'une famille flamande aisée, avec la proposition de travailler pour l'intérêt commun ? Nous sommes trop centrés sur nous-mêmes et nous oublions souvent les plus jeunes et leur soif de signifier quelque chose. En Belgique, il y a eu quelques rares expériences où, face à quelqu'un qui tout à coup avait affiché sa radicalité, le choix a malgré tout été fait par son employeur de ne pas le renvoyer. Après un certain temps, ces jeunes gens se sont presque tous déradicalisés d'eux-mêmes car l'exclusion recherchée, consciemment ou non, n'était pas venue. Cette solution ne va pas de soi, certes, mais la patience et l'attention peuvent être payantes, et la réponse sécuritaire ne doit pas être automatique ni trop hâtive. ■



© Frédéric MOREAU de Bellaing pour la Plateforme Citoyenne

HÉBERGER. Une démarche militante ou un geste d'humanité ?

Un quartier de Waterloo qui ressemble à un village, où les gens se saluent encore. Un couple et ses trois enfants de huit, cinq et un an se sont récemment installés dans une rue calme. La maison est en travaux et chacun n'a pas encore sa propre chambre. Leur intérêt pour la question des migrants est né à l'automne 2015, au moment où le Parc Maximilien commence à se couvrir de tentes. Suivant de près l'activité de la plateforme citoyenne qui gère ce campement de fortune, la maman découvre que des personnes accueillent des migrants chez eux, le temps d'une nuit. Elle s'inscrit sur le groupe fermé Facebook pour l'hébergement, en discute avec son compagnon et ses enfants, et lit assidûment des témoignages.

« DINGUE » ET GRISANT

Les nombreuses excuses avancées pour ne rien faire résistent mal face à l'urgence de la situation concrète de ces gens dépourvus de logement. Cet acte humain est aussi un moyen de dire son désaccord avec la politique migratoire du gouvernement. La question de la peur est présente. Le couple se renseigne auprès de son pédiatre, d'un médecin et d'un organisme qui suit les questions des maladies contagieuses. Rassurée, la famille réalise son premier accueil. Avec l'impression de faire quelque chose de « dingue », de stressant et de grisant à la fois, mais de tellement humain. Ouvrir sa maison à des étrangers, c'est si simple et si difficile.

Ils sont six jeunes de moins de trente ans et vivent en colocation à Bruxelles. Ils étudient ou travaillent dans le droit, la gestion ou la santé, certains viennent de kots à projets. Lors de leurs retrouvailles régulières, l'un d'entre eux explique avoir découvert la plateforme sur sa page Facebook. Ils décident alors d'accueillir des migrants dans une pièce vide de la maison. Ils font appel à leurs amis pour trouver du matériel de logement, draps et essuies. Tout est très vite

rassemblé. Ils vont alors recevoir une nuit par semaine trois « colocataires », conscients de ne rien pouvoir offrir d'autre qu'un lit au chaud. Actuellement, comme ils travaillent désormais tous, ils ne peuvent plus héberger de migrants car, très souvent, ceux-ci souhaitent dormir tard le matin. Mais ils n'abandonnent pas le projet et ont décidé d'en véhiculer vers leur lieu d'accueil.

WIFI, DOUCHE ET REPOS

L'essentiel souhaité par « l'invité » (les enfants parlent ainsi des migrants) est d'avoir le wifi pour contacter sa famille, du café, une douche et, surtout, de pouvoir dormir. Merlin, huit ans, envisage de faire sa communion. Ses parents ne sont pas religieux mais désirent transmettre des valeurs humaines à leurs enfants. Et, surtout, les vivre. C'est le sens qu'ils veulent donner à l'hébergement : ouverture à l'autre, à la rencontre, au respect, au partage. Une manière aussi d'expliquer qu'adopter des valeurs, cela nécessite un effort. Après le premier accueil, Merlin leur a dit : « *En fait, un migrant, c'est juste un homme.* » Dans un édito de *La Libre Belgique*, Francis Van de Woestyne a comparé les accueillants aux justes qui cachaient des juifs pendant la guerre. Un impressionnant rapprochement !

« La mobilisation d'énergies complémentaires est impressionnante. »

Tous les hébergeurs admettent les limites de leur démarche. Certains expliquent avoir parfois rencontré des difficultés, comme le vol de cigarettes ou de pantalons. Ou avoir accueilli des personnes blasées. Mais ils sont très rares. Et ont dépassé le concept de la bonne action scout, convaincus que l'idée de la plateforme est tout simplement « formidable ». D'autres sont au contraire épatés par le respect et la gentillesse des migrants, reconnaissants d'être accueillis,

Acte citoyen et humanitaire

« UN MIGRANT, C'EST JUSTE UN HOMME »

Thierry MARCHANDISE

Aujourd'hui, des milliers de Belges hébergent, pour une nuit, des migrants du Parc Maximilien, au cœur de Bruxelles. Ces familles originaires de partout sont souvent révoltées par la politique de rejet du gouvernement.

mais aussi ennuyés d'être là, craignant de déranger. La mobilisation d'énergies complémentaires impressionne tous ceux qui hébergent ou aident la plateforme. Une véritable intelligence collective a vu le jour, agrégeant les personnes qui accueillent, conduisent, rassemblent des vêtements et des vivres ou coordonnent le tout.

« QUE MON MÉTIER ! »

Ce geste humanitaire peut comporter des risques, même si c'est exceptionnel. Le jour de Noël, un hébergeur est arrêté par la police en reconduisant au Parc Maximilien deux migrants venus passer la nuit chez lui. L'agent lui lance rapidement : « Monsieur, vous êtes vraiment dans l'embarras ! » Les policiers discutent entre eux. Dans l'habitacle, le silence est pesant. Les vitres sont couvertes de buée. L'homme assis derrière est incroyablement calme. L'autre l'est beaucoup moins. Après quasiment une heure d'attente et

l'interdiction formelle de rallumer le moteur ou de sortir du véhicule, un agent en civil ouvre la portière et interpelle sévèrement le conducteur : « *Qu'est-ce qui nous prouve que vous ne faites pas de la traite d'êtres humains ?* » Ajoutant : « *C'est très dangereux d'accueillir des illégaux et vous pourriez encourir des poursuites en tant que passeur.* »

« Oubliant » évidemment de préciser qu'en Belgique, il existe l'exception humanitaire, et donc que ce chauffeur ne risque aucune poursuite judiciaire. Ce qui n'est pas le cas des deux migrants. Un autre policier lui rapporte alors son permis de conduire et sa carte d'identité et lui fait signe de partir. Au moment de démarrer, un policier frappe au carreau et dit : « *Je suis désolé. Si j'avais su... Mais je ne fais que mon métier.* »

Cet accueillant explique aujourd'hui « avoir honte de son pays, honte d'être Européen. Honte de cet état égoïste, de cette politique des extrêmes, berceau

de la peur et de la haine. De ces hommes prêts à tout pour tenter d'assouvir leur insatiable soif de pouvoir, sans limites, sans regret. Honte de voir des centaines de gens à la rue, dans le froid, sans qu'aucun élu ne prenne ses responsabilités.

Il ajoute : « *Je recommencerais deux fois plus, en étant deux fois plus prudent.* » Et à ceux qui hésitent encore, il leur dit : « *Est-ce raisonnable ? Non. Mais ce n'est pas plus raisonnable de ne rien faire. Vous avez peur. Moi aussi. Le plus dur est de lutter contre nos préjugés. Si ma compagne ne m'y avait pas poussé, je serais probablement encore en train de critiquer passivement. Mais pour faire bouger les lignes, il faut se retrousser les manches.* »

Au camp de la mort de Westerbork, Etty Hillesum écrit dans son journal : « *Notre tâche est de sauver en nous cette part de l'humanité qui y sommeille.* » Ils sont aujourd'hui en Belgique, plus de trente mille citoyens à l'avoir compris. ■

Femmes & hommes

GÉDÉON PERIYASAMY.

Pasteur dans l'État du Tamil Nadu (Inde), il a été retrouvé battu et pendu au toit de sa maison. Il avait porté plainte pour harcèlement, suite aux menaces d'Hindous hostiles au fait que son église attire des personnes des castes inférieures.

GISELO ANDRADE.

Curé de Notre-Dame du Mont dans l'île portugaise de Madère, il est depuis l'été dernier le père d'une petite fille. Tout en exerçant ses responsabilités de papa, il a été autorisé par son évêque à poursuivre son ministère sacerdotal. Non comme responsable de paroisse, mais dans les communications.



DOMINIQUE-MARIE DAUZET.

Ce prémontré de 57 ans, auteur de livres sur son ordre religieux, a posé sa candidature pour devenir immortel. C'est-à-dire siéger à l'Académie française, au fauteuil occupé par l'historien Alain Decaux. Tous les Français âgés de moins de 75 ans peuvent briguer un poste vacant Quai Conti.

STEPHEN BRISLIN.

Archevêque du Cap, il a présenté des excuses « sans réserves » pour le silence de l'Église catholique sud-africaine face aux crimes racistes commis pendant la période de l'apartheid.

TIMUR ULUC.

Ancien responsable de la communication de Justice et Paix Belgique francophone, il en est devenu le secrétaire général. Il remplace Axelle Fischer, désormais secrétaire générale d'Entraide et Fraternité-Vivre Ensemble.



Responsable de l'accueil au monastère des bénédictines d'Hurtebise, près de Saint-Hubert, Sœur Marie-Raphaël vit sa vocation religieuse, passionnée tout à la fois par une lecture méditée de la Bible, la poésie et l'ouverture au monde.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Sœur MARIE-RAPHAËL

« Je crois À CE DIEU DE LA RÉVÉLATION BIBLIQUE »

— **L'accueil a toujours fait partie des règles de conduite des monastères bénédictins. Mais à Hurtebise, est-ce particulièrement vrai ?**

— Cela fait partie de la règle du fondateur de l'ordre, saint Benoît. L'accueil est un travail, une manière aussi de vivre notre spiritualité. Il est vrai qu'ici, celui des hôtes est assez déployé. Et depuis une dizaine d'années, il s'est fort développé. Le monastère est un lieu de retraite pour des chrétiens et, plus largement, de ressourcement spirituel. On ne demande pas de décliner son identité religieuse. Le critère d'accueil est la recherche spirituelle du soi profond, que ce soit dans le cadre d'une religion, d'une méditation sans lien avec une religion ou de type artistique ou musical. Certaines personnes nous disent d'emblée qu'elles sont athées, qu'elles ont besoin de se retirer du monde pour un temps, et on les accueille. Par contre, on n'accepte pas ceux qui demandent d'utiliser les lieux pour un séminaire d'entreprise ou pour faire simplement du tourisme dans la région. Pour cela, il existe d'autres endroits.

— **Hurtebise est un lieu de ressourcement spirituel individuel, mais aussi de conférences, de sessions diverses...**

— Nous essayons d'être attentifs à ce qui existe comme demandes de formation chrétienne. Certaines sessions sont prises en charge par d'autres que nous. Nous invitons parfois des écrivains. Arnel Job, un chrétien à la foi critique et intelligente, est ainsi venu faire dialoguer spiritualité et littérature à l'occasion de sa pièce de théâtre consacrée au premier concile de Jérusalem. Une session a été également centrée sur des auteurs de la résistance spirituelle, celle qui doit porter toutes les autres, avec des figures comme Etty Hillesum, Christian de Chergé, le prieur de Tibhirine. Ou Marie Noël qui, dans ses écrits poétiques, résiste à une ambiance d'étouffoir de la vraie foi.

— **Vous aimez cette littérature spirituelle ?**

— Bien sûr, et personnellement, je creuse beaucoup les psaumes. J'y repère là aussi cette forme de résistance à l'oppression par la louange, un dialogue, une tension permanente entre la plainte et la louange, ces deux pôles de la prière.

— **Vous écrivez aussi ?**

— Je suis tombée dans la poésie quand j'étais très jeune et elle ne m'a jamais quittée : l'amour des mots et cette recherche des mots justes pour dire ce que je ressens et perçois. J'ai un peu lâché cela quand je suis rentrée au monastère, mais c'est revenu ensuite comme quelque chose qui s'imposait, même dans la prière. À l'instar d'une bulle qui émerge à la surface de l'eau à la fin d'un long travail

de gestation, si bien que mes poèmes sont très brefs. La poésie propose une certaine façon de regarder le monde. Une sensibilité particulière. J'apprécie des poètes comme le moine français Gilles Baudry ou l'Alsacien d'origine juive Claude Vigée.

— **Le monastère n'est pas en vase clos, mais se veut ouvert aux préoccupations du monde...**

— Cette année, nous sommes attentives au thème de l'Europe. L'évêque de Metz, avec qui nous sommes en lien, nous a demandé de prier pour l'Europe à un moment où on sent des fermetures, des frilosités. L'Europe n'est pas seulement un projet politique, économique ou même culturel, mais aussi spirituel puisqu'il s'agit de construire la paix. Nous voulons, à notre niveau, jouer notre partition dans cette redynamisation comme projet spirituel. Le 26 avril, nous avons ainsi invité Herman Van Rompuy et Martin Maier, responsable des œuvres sociales européennes des jésuites. Nous voulons participer à ce travail de sensibilisation et de dialogue.

« La prière est le centre qualitatif de nos journées. »

— **Est-ce que la prière, dans un monastère, n'a pas quelque chose de répétitif et parfois de lassant ?**

— Quand on vit la liturgie de manière attentive, il est possible d'éviter ce côté répétitif. Et il existe une bonne répétition, celle de textes que l'on connaît littéralement par cœur, accrochés dans sa mémoire profonde. Et le fait de chanter les psaumes procure un effet encore plus puissant dans cette mémoire. Je peux ainsi me réveiller avec un verset de psaume qui chante en moi comme un mantra pendant toute la journée.

— **Comment lire la Bible ? Ceux qui n'ont pas de formation exégétique y voient une parole très datée. N'emploie-t-on pas un peu trop vite l'expression « Parole de Dieu » ? Elle comporte aussi des textes violents, inaudibles aujourd'hui...**

— Il faut voir effectivement ce qu'on entend par « Parole de Dieu ». La mauvaise méthode est l'approche fondamentaliste, celle qui prend les choses à la lettre. La Bible doit être interprétée et lue avec intelligence. Il faut voir quel est le genre littéraire. Certains récits ressemblent à des contes dont la portée symbolique nous renvoie à nous-mêmes et révèle l'humain à travers le texte.

— **On ne dit pas assez, par exemple, que le récit des rois mages n'est pas historique.**

— Il faudrait le dire plus souvent et rappeler qu'il s'agit d'une allusion au Livre des Nombres où il est question d'une étoile née dans le ciel. Il faut faire un effort pour comprendre, et alors chacun peut y trouver de quoi se nourrir spirituellement. Dans ce but, nous organisons des sessions bibliques. Les catholiques ont un retard à rattraper et certains protestants ont peut-être une ardeur d'avance sur nous à ce sujet. J'ai l'impression d'une très grande ignorance de la foi, ce qui explique que de moins en moins de gens croient.

— D'où vient votre vocation ? Comment a émergé cette envie de rejoindre un monastère ?

— Le terreau familial a été important et, pour cela, j'éprouve beaucoup de gratitude à l'égard de mes parents. Je ne m'attendais pas du tout à devenir religieuse, mais j'avais une grande soif de comprendre ma foi, de connaître ce Dieu en qui je disais croire. J'avais cette disposition intérieure d'ouverture à l'absolu et un tempérament un peu solitaire. Cela m'amenait peut-être déjà vers la vie contemplative. Un voyage en Terre sainte a provoqué le déclic. La rencontre avec le Christ là où il a vécu a été fulgurante. J'ai compris que ma foi n'était pas que dans ma tête, mais dans mes tripes, que c'était viscéral. Il a fallu du temps pour décanter cela. Un ami prêtre m'a aidée à cheminer, et cette idée de vie religieuse s'est imposée très fort et très vite durant ma dernière année d'études de philologie classique. Cet ami m'a suggéré de m'intéresser à la vie monastique et d'aller voir ici et là, notamment à Hurtebise. J'ai été littéralement aspirée par ce lieu.

— Cette année, cela fera trente ans que vous êtes entrée au monastère. En quoi consiste votre vie de moniale ?

— La prière communautaire est au centre et prend du temps et de l'énergie, de même que la prière personnelle dans le cœur à cœur avec Dieu. Elle est le centre qualitatif de nos journées. Autour, ce sont le travail, la vie communautaire et fraternelle, des temps de réunion, de rencontres, de partage. C'est essentiel. Comme hôtelière, pour moi, il y a aussi plus particulièrement les contacts avec l'extérieur.

— La vie religieuse constitue peut-être aussi, à certains moments, une traversée du désert, avec des périodes de sécheresse, de doute, de nuit noire parfois...

— Personnellement, je ne parlerais pas de sécheresse, mais de combat spirituel. J'ai la chance de ne pas avoir trop de doutes par rapport à ma foi en Dieu. Si j'ai des combats à mener, c'est dans la persévérance et la fidélité de ce qui est à accomplir au quotidien. Comme responsable de l'accueil, je dois faire face en permanence à énormément de demandes. Il faut essayer de garder l'équilibre entre, d'une part, la vie intérieure nourrie par le silence et la prière, et, d'autre part, l'appel de l'extérieur qui me sollicite de trente-six manières et pourrait me distraire de ce travail qu'il me faut réaliser avec Dieu. J'ai une vie passionnante, tout sauf ennuyeuse.

— Chacun peut avoir une définition différente de Dieu. En quel Dieu croyez-vous ?

— Je crois au Dieu qui se révèle dans la Bible. Il est un Dieu exigeant qui me met au défi de le chercher, même quand, à travers divers auteurs et dans certaines circonstances, il semble apparaître violent, vengeur, juge sévère. Mais lorsque, dans le texte, on cherche à trouver quelle est sa justice, on fait de belles et heureuses découvertes. À force de lire le texte biblique, j'en suis imprégnée, et ma réflexion sur Dieu est portée par cette lecture. Je crois à ce

Dieu de la révélation biblique parce qu'en même temps, cette lecture résonne en ma conscience. Je le ressens alors personnellement en moi.

— Et ce Dieu révélé apparaît alors comment ? Amoureux ? Apaisant ? Pardonnant ? Compatissant ?

— Tout cela, et aussi immense, dirais-je. Moïse demande à Dieu : « *Quel est ton nom ?* » Et Dieu répond : « *Mon nom, tu le découvriras dans la mesure où tu marches avec moi.* » Dieu n'est pas quelqu'un que l'on peut fixer une fois pour toutes dans une définition. Il se révèle être avec nous. C'est peut-être cela son principal nom : avec nous. Pas au-dessus, pas écrasant, mais avec nous dans ce que nous avons à vivre et qui veut que nous ayons notre part dans cette alliance.

— Dieu, le reconnaît-on aussi dans le quotidien, les rencontres, de manière surprenante parfois ?

— Oui, bien sûr. J'ai en mémoire le jour où l'avocat Michel Graindorge séjournait chez nous. Des réfugiés d'Ouzbékistan, envoyés par le CPAS de Saint-Hubert, étaient également présents et, au repas de midi, ils se sont fortuitement retrouvés à la même table. Ces réfugiés parlaient russe, leur fils connaissait un peu d'anglais et, par hasard, une dame belge qui parlait russe était à leurs côtés. Ainsi, ils ont pu dialoguer et Michel Graindorge s'est proposé pour être leur avocat. Certains pourraient voir dans cette histoire un clin d'œil de l'Esprit.

« Il faut parler plus intelligemment des textes bibliques. »

— Mais parfois, certains ont l'impression que c'est silence radio quand ils appellent Dieu...

— Oui, je rencontre beaucoup de gens qui me disent cela. Je leur réponds que Dieu n'est pas le magicien qui va résoudre tous nos problèmes, mais celui qui marche avec nous dans nos épreuves. Parfois, j'ajoute, pour ceux qui sont chrétiens, que la vie, l'attitude de Jésus peut être inspirante, aidante. Et, pour tous, que la réponse est à chercher patiemment en soi. L'écoute, le temps partagé amènent souvent mon interlocuteur à un niveau plus bas que la souffrance, dans l'être profond, et lui apportent un certain apaisement.

— La parole chrétienne semble devenir de plus en plus inaudible dans notre monde moderne. Le terreau chrétien n'est plus qu'une mince couche. L'Église ne doit-elle pas parler différemment de Dieu ?

— Je pense qu'on est tous responsables. Il faut comprendre en quoi nous croyons, approfondir l'intelligence et l'expérience de la foi, qui ne sont pas qu'une affaire de prêtres ou de religieux uniquement chargés de distribuer des sacrements.

— La vie monastique n'attire plus beaucoup de monde. Certains monastères sont proches de la fermeture. Est-ce inquiétant ?

— La diminution spectaculaire des vocations religieuses n'est pas spécifique à la vie monastique, mais concerne toute l'Église. Peut-être que de nouvelles formes de vocations doivent naître et qu'il ne faut pas reproduire le passé. Si des communautés doivent fermer, ce n'est pas nécessairement une mauvaise nouvelle. Dans l'histoire de L'Église, il y a eu des hauts et des bas. Nous aimerions que la spiritualité bénédictine dure des siècles et des siècles, mais seul le présent nous appartient, pas le futur. ■

Fontaine-l'Évêque, entre Soumonces et Laetare

LE CARNAVAL DE JEAN-MICHEL

Photos et Textes : Stephan GRAWEZ

À Fontaine-l'Évêque, comme dans beaucoup de villes wallonnes, le carnaval reste une tradition bien ancrée qui perpétue la volonté de chasser l'hiver. Ici, les sociétés de gilles battent le pavé de janvier à la Mi-Carême, point culminant des festivités. Fontainois d'origine, Jean-Michel Brédât vient de vivre son 49^e carnaval consécutif et son 15^e en tant que président de la société de gilles Les Amis réunis. Cette société folklorique - fondée par sa famille en 1967 - compte aujourd'hui une centaine de gilles.



LES SOUMONCES.

Pendant plusieurs week-ends précédant le carnaval ont lieu les soumonces (prémices), qui permettent aux gilles de se préparer. Une première répétition est l'occasion d'auditionner la batterie et d'adapter la future sortie. Une soumonce en batterie a lieu ensuite. Suivie de celle en musique, avec « *les instruments de bouche* ». *Les Amis Réunis* s'entoure de sept tambours et de dix-huit à vingt-et-un musiciens de bouche.



BATTERIE.

Pas facile de trouver des musiciens. « *Les sorties se font par tous les temps. De bons musiciens doivent parfois arrêter de nous accompagner parce qu'ils sont professionnels ou professeurs en académie. Leurs employeurs n'aiment pas qu'ils prennent des risques lors des carnivals* », explique Jean-Michel.



COSTUMÉS.

Lors de la soumonce générale (le 3 février dernier à Fontaine-l'Évêque), les participants sortent déguisés. « *Certains louent leurs costumes. D'autres les confectionnent. Au sein de notre société, nous avons diverses cagnottes. Nous sommes dix-huit à partir de chez moi, avec le même costume. C'est ma sœur qui les fabrique. Cela reste un secret jusqu'à quatre jours avant la soumonce générale.* »



CINQ SOCIÉTÉS.

Fontaine-l'Évêque compte quatre sociétés de gilles (qui en rassemblent près de trois cent cinquante), plus une folklorique de géants. Toute l'année, avant le grand jour, des activités diverses permettent de les financer. *Les Amis réunis* organise des concours de pétanque ou de belote, un VTT international, un grand marché, des soupers... Un travail de titan !



LAETARE.

Cinq semaines après la soumonce générale arrive le temps de la Laetare. Ce carnaval de la Mi-Carême est un autre jour important : il est l'occasion de coiffer les fameux chapeaux en plumes d'autruche. Chez *Les Amis réunis*, une dizaine de gilles le porte. « *Ce n'est pas comme à Binche. Chez nous, il n'y a pas d'obligation d'en avoir un* », précise Jean-Michel.



ÉGALITÉ ET MÉLANGE.

« *Le carnaval est un moment festif où chacun est remis à égalité. Il n'y a plus de riches, plus de pauvres. À Binche, ils portent le masque pour signifier cette communion.* » Et si le symbole des oranges reste un élément important de cet événement, Jean-Michel rappelle qu'« *au départ, on ne lançait pas des oranges, mais du pain et des pommes !* ». Alors, qu'il commémore des cortèges du temps de Charles-Quint et de Marie de Hongrie, ou des processions ancestrales pour conjurer la faim et annoncer le printemps : Vive le carnaval !

« Elle voit que la pierre a été roulée. » (Jean 20,1)

LES DEUX ROULEMENTS DE PIERRE

Gabriel RINGLET

Les seuls moments où les quatre évangélistes parlent de la pierre roulée devant le tombeau, c'est toujours à propos des femmes.



Le poète Georges Haldas confie que, très jeune déjà, il lui était impossible d'entendre le chant du merle au lever du jour sans que ne soit présente en lui la Résurrection, « *ou plus exactement, le matin de Pâques* ». Le merle, à l'aube, « *qu'est-ce qui le pousse à commencer ?* », s'interroge de son côté Roger Munier. Il est seul et il commence. Et Marie-Madeleine, qu'est-ce qui la pousse à commencer ?

À en croire l'Évangile de Jean, Marie-Madeleine est seule. Au début en tout cas. Elle devance les autres femmes. Pourquoi ? Elle ne pense pas à la Résurrection ce matin-là. Personne n'y pense. Le sujet, c'est le deuil. Pour Marie surtout. Un deuil qui l'absorbe totalement. Elle n'a qu'une idée en tête, pense Georges Haldas : le corps. « *Un excès de zèle dans la recherche du corps.* » Or, la pierre a été enlevée.

LA PIERRE EST EN NOUS

En cours de route, les femmes s'interrogent : « *Qui nous roulera la pierre ?* » Matthieu règle le problème par un tremblement de terre et le coup de pouce d'une Ange « *qui vient rouler la pierre et s'assied dessus* » (28,2).

Dans son commentaire du quatrième Évangile, Jean Grosjean pense que les autres femmes finissent par rejoindre une Marie-Madeleine « *médusée devant la roche tombale. Elles entrent, elles trouvent le lieu vide et elles le lui crient* ». Du coup, elle court vers Simon-Pierre et l'autre disciple, et elle leur dit : « *On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a déposé.* » (Jean 20,2)

Pour Georges Haldas, la pierre, c'est l'opacité, la pesanteur, l'occlusion. La pierre est en nous. Et elle nous empêche de rejoindre « *l'abîme de la source* »,

qu'il appelle aussi « *la toute présence* ». Une pierre dont parle admirablement Marie Vidal dans un livre d'il y a vingt ans qui n'a pas pris une ride : *Un Juif nommé Jésus*.

DOUBLE ÉTONNEMENT

Dans sa magnifique « *lecture de l'Évangile à la lumière de la Torah* », Marie Vidal commente cinq « *Paroles fondamentales* » dont vivent – séparément – les chrétiens et les juifs et, en particulier, l'interrogation des trois femmes chez saint Marc : « *Qui nous roulera la pierre ?* ».

Et l'auteure de rapprocher, admirablement, la pierre du tombeau et la pierre du puits soulevée par Jacob pour permettre à Rachel, la bergère, d'abreuver son petit troupeau (Gen. 29,2).

Dans les deux cas, la pierre est très grande. Dans les deux cas, les femmes sont au rendez-vous. Et dans les deux cas, la rencontre « *atteste l'empressement de l'amour* ». D'où Jacob a-t-il reçu la force de pousser cette pierre que les bergers ne pouvaient rouler qu'à quarante ?

Un midrash (sorte d'homélie rabbinique) cité par la bibliste répond : « *Quand Jacob partit de Béer Shéva pour aller à Haran et fuir son frère, une Rosée de Résurrection descendit des cieux sur lui et le fit puissant en vaillance et énergique en force. Par cette puissance, il roula la pierre de dessus la bouche du puits et les eaux montèrent des profondeurs. Les bergers se tenaient debout et stupéfaits car on n'avait plus besoin de seaux pour puiser !* »

Pour les premiers chrétiens, poursuit Marie Vidal, il y avait une relation entre l'étonnement des bergers et celui des femmes devant la pierre roulée. Pour eux, « *dire et crier la Résurrection de Jésus, c'était se mêler à la force de Jacob* » et entrer dans ce manteau de Rosée descendu du ciel. Si on la suit bien, les chrétiens d'aujourd'hui sont aussi appelés à être témoins des deux roulements de pierre. ■

Marie Vidal, *Un Juif nommé Jésus*, Albin Michel, 1996. Version poche, 2000. Prix : 10,30€. Via *L'appel* : -5% = 9,79€.

Jean Grosjean, *L'ironie christique*, Gallimard, 1991. Prix : 25,90€. Via *L'appel* : -5% = 24,61€.

Georges Haldas, *Marie de Magdala*, Nouvelle cité, 1997. Aux Éditions Age d'Homme. Prix : 8,68€. Pas de remise.

Lectures spirituelles



INSPIRATION ÉVANGÉLIQUE

L'actualité politique et médiatique, les évolutions sociologiques et techniques, les bouleversements religieux... Que peut-on en dire d'un point de vue chrétien ? Que peut-on accepter, encourager ou refuser sur le plan éthique ? Le jésuite Charles Delhez de l'UNamur tente de répondre à ces questions dans des chroniques parues dans la presse. Conscient de la nécessité d'un langage crédible dans un monde contemporain où le message chrétien traditionnel passe mal, il argumente de manière nuancée, en évitant un dogmatisme étroit et en s'inspirant du cœur du message évangélique. (G.H.)

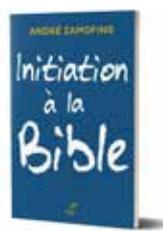
Charles DELHEZ, *Trop envie de le dire*, Namur, Editions Fidélité, 2017. Prix : 19,50€. Via *L'appel* : -5% = 18,53€.



LE VRAI SANG DU CHRIST ?

Le Suaire d'Oviedo est le linge qui aurait recouvert le visage du Christ après sa mort, pour éponger le sang et l'eau qui s'écoulaient de son nez et de sa bouche. Il est connu depuis le VII^e siècle. Les analyses scientifiques montrent que ce linge présente des similitudes avec le Suaire de Turin, qu'une datation au carbone 14 fait pourtant remonter au XIII^e siècle. Janice Bennett opère la synthèse des toutes dernières découvertes pour rapprocher ces deux reliques et relire, à leur lumière, les récits de la Passion et de la Résurrection. (J. Ba.)

Janice BENNETT, *Enquête sur le Suaire d'Oviedo. Le mystère du sang divin*, Paris, Artège, 2018. Prix : 21,90€. Via *L'appel* : -5% = 20,81€.



BIBLE, MODE D'EMPLOI

Le livre le plus vendu au monde est aussi le moins lu. Souvent, parce qu'on n'en comprend pas le contenu. C'est en partant de ce constat que cet éducateur spécialisé pour adolescents a voulu offrir des clés simples de compréhension d'un texte complexe, en répondant aux questions que l'approche du texte inspire, et en présentant, en quelques phrases simples, chacun des Livres, avec invitation d'en lire par ailleurs les passages les plus marquants. Un véritable manuel d'initiation pour les nuls (ou presque). (F.A.)

André ZAMOFING, *Initiation à la Bible*, Paris, Cerf, 2017. Prix : 14,00€. Via *L'appel* : -5% = 13,30€.



PERTE DE REPÈRES

La vie et la mort, la différence sexuelle, le bien et le mal... sont au cœur de cet âge « rimbaldien » qu'est l'adolescence. Ce livre éclaire ces questions pour tenter de comprendre pourquoi des jeunes s'engagent complètement dans le religieux apocalyptique, entre « le désir de se construire une identité et renouer avec un engagement sacrifié d'une autre époque ». Il offre plusieurs pistes possibles de lectures. On peut aller à l'essentiel tout en se réservant la possibilité d'approfondir cette problématique complexe et importante. (C.M.)

Philippe VAN MEERBEECK, *Les jeunes dans l'apocalypse. Pour quelles idées mourir aujourd'hui?*, Bruxelles, Racine, 2017. Prix : 24,95€. Via *L'appel* : -5% = 23,70€.



MORT ET VIE

Professeur de philosophie, Martin Steffens est chroniqueur à *La Croix* et à *La Vie*. Son premier essai, *Petit traité de la joie*, a été remarqué, et l'un des suivants, *Rien que l'amour*, a obtenu le prix des Libraires religieux en 2016. Ce nouveau livre est une réflexion philosophique et spirituelle approfondie sur la mort, l'existence et l'éternité. S'inspirant des écrits et de la vie d'Etty Hillesum, juive morte à Auschwitz, de la philosophe Simone Weil, de Dostoïevski ou de Rainer Maria Rilke, il invite à un chemin de dépossession, un consentement à nos limites qui peut amener à une plénitude. (G.H.)

Martin STEFFENS, *L'éternité reçue*, Paris, Desclée de Brouwer, 2017. Prix : 21,20€. Via *L'appel* : -5% = 20,14€.



RESSOURCEMENT

« Le silence est le plus grand des luxes. Il porte en lui, partout où il existe, la poésie du monde. » De retour de Chine, où il a « surtout fréquenté les maîtres de la tradition vivante du taoïsme », Patrice Fava réinvestit son ancien ermitage ardéchois avec le projet d'écrire ce qu'il a appris durant ce séjour. Dans son journal, il exprime par exemple son émerveillement face au spectacle des nuages sur la montagne ou des variations de couleurs de la forêt. En se livrant à d'incessants allers-retours entre cette vie reculée, mais pas en dehors du monde, et des réflexions sur le Tao, « philosophie du désengagement ». (M.P.)

Patrice Fava, *L'usage du Tao*, Paris, JC Lattès, 2018. Prix : 20,55€. Via *L'appel* : -5% = 19,53€.

« Tenez ferme dans le Seigneur, mes bien-aimés ! »

LA JOIE, MORCEAU D'ÉTERNITÉ

Laurence FLACHON

**pasteure de l'Église protestante de
Bruxelles-Musée (Chapelle royale).**



**Trouver de la
joie dans la
persévérance.
Pour bâtir une
communauté
basée sur la
confiance et la
bienveillance.**

Certains instants, par la profondeur de ce que nous vivons, de ce que nous percevons, prennent un goût d'éternité. Et si nos vies sont brèves comme peut l'être un instant face à l'éternité de Dieu, celle-ci, malgré tout, s'est approchée pour nous permettre de nous y enraciner, de percevoir ce que signifie « demeurer ». Demeurer, en celui qui s'est approché : Jésus le Christ.

Le Christ nous saisit, et nous percevons en un instant quelque chose de l'amour éternel, infini. Alors, nous aimons mieux et autrement celles et ceux qui nous entourent. Le Christ nous saisit, et une joie sereine, pérenne nous remplit. Malgré les épreuves, malgré les doutes, les erreurs, les mauvaises humeurs.

QUAND TOUT VA MAL

Quand le moral n'est pas meilleur que la température d'un rude hiver, il faut relire la lettre de l'apôtre Paul à la communauté de Philippe, et tout particulièrement son chapitre 4. On y trouve une belle méditation sur la joie et sur la persévérance.

Que dit-elle en substance? Qu'il y a de la joie dans la persévérance. Mais qu'il y a aussi de la persévérance dans la joie. Et cette capacité nous rend libre. « *Tenez ferme dans le Seigneur, mes bien-aimés !* » « *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur.* » Paul veut inciter les membres de la communauté de Philippiques à poursuivre ce qu'ils ont entrepris : construire ensemble une communauté où la bienveillance est un

signe distinctif, non seulement entre ses membres, mais aussi vis-à-vis de l'extérieur. Une communauté, ensuite, où l'on vit sans s'abandonner à des inquiétudes inutiles ou excessives, parce que l'on n'oublie pas de remettre à Dieu ses soucis dans la prière. Une communauté, enfin, où l'on oriente ses pensées non pas vers le pire -la jalousie, les médisances - mais vers le meilleur, ce qui est constructif, juste, noble.

SE METTRE EN DANGER

Bienveillance, confiance, capacité à se tourner vers le meilleur... Paul veut encourager ses frères et sœurs bien aimés, comme chacun de nous. C'est possible. Ils sont dès à présent, pour lui, source de joie. Une joie qui n'ignore pas l'ombre. Mais la vie chrétienne n'est pas toujours un chemin de roses, hier comme aujourd'hui. Être chrétien, c'est se mettre en danger dans certaines régions du monde, et l'apôtre Paul en est d'autant plus conscient qu'il écrit ces lignes en prison.

Tenir ferme, c'est faire face aux difficultés, voire aux souffrances que comporte la vie chrétienne et ne pas fuir dans l'abandon ou l'angélisme désincarné. Alors, tenez bon, dit l'apôtre Paul. Il y aura des moments de découragements, d'éloignement, de déréliction. Le Christ est pourtant là, caché, mais présent pour vous accompagner. Ce n'est pas lui qui vous lâchera ! Et de cette certitude intérieure naît la joie. Une joie « malgré ». Malgré les difficultés, les disputes, les risques, les épreuves. Une joie qui ne dépend pas des circonstances extérieures, de ce dont nous avons l'air ou de ce que nous possédons. Grâce à notre relation au Christ, nous sommes capables de nous libérer des injonctions et des désirs des autres et de la société de consommation.

Quel beau projet ! La joie trouve sa source dans la vie du Christ, dans la relation que nous entretenons avec lui qui nous relie également les uns aux autres.

Les propos de l'apôtre résonnent avec acuité aujourd'hui, sous la forme d'un double et beau défi à relever : être capables de persévérance dans un monde d'immédiateté, de communication et d'informations instantanées. Un monde d'obsolescence programmée. Être joyeux, indépendamment des circonstances extérieures, dans un monde où l'on nous dit que le bonheur est un droit et qu'il dépend de l'avoir et du paraître.

De nouvelles potentialités de sens

UN TERRAIN COMMUN À TROUVER

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



Enseigner la religion : entre infliger la vérité et grandir ensemble. Pour le profit du professeur et celui de l'élève.

Un jeune, par définition, n'a pas le même univers de représentations que son professeur, même s'ils sont de la même religion. Ceci s'explique par le fossé générationnel plus ou moins grand, par la relation d'autorité qui s'établit et, bien entendu, par une différence de maturité sur les questions existentielles.

À cause de ces différences, le professeur est constamment confronté à un univers qui diffère du sien et avec lequel il doit composer. Néanmoins, et malgré des efforts parfois sincères, les différends deviennent monnaie courante. Jean-François Lyotard, philosophe français considéré comme l'un des fondateurs de ce qui est connu dans le monde anglophone sous le nom de « french theory », définit le différend comme un désaccord insoluble par absence de terrain commun. Comme une sorte de « *dialogue de sourds* ». Ces différends procèdent le plus souvent de deux univers de discours qui s'entrechoquent : celui du professeur et celui de l'élève. Le terrain commun est absent, on entre dans un mutisme dialogique.

REPRÉSENTATIONS DE L'ÉLÈVE

Dans ce choc, il peut être tentant, pour le professeur, de forcer son propre univers dans celui de l'élève. Sa position d'autorité le lui permet. Ceci étant, en ce qui concerne les questions religieuses, une telle réaction revient à « infliger » à l'élève une vérité. Celle du professeur en l'occurrence, ce qui correspond peu ou prou à un dogmatisme qui ne permet pas de grandir, mais maintient l'élève dans une position d'immaturation intellectuelle.

Plutôt que de procéder ainsi, un professeur peut tenter d'entrer dans l'univers des représentations de l'élève et travailler cet univers afin de le faire gagner en maturité. Autrement dit : grandir à l'intérieur même de ses représentations.

Cette option ne vient pas sans difficulté. L'univers de discours d'un élève peut en effet être difficile à identifier. Dans mon expérience, j'ai noté par exemple que certains élèves musulmans peuvent être parfois très convaincus sur un certain nombre de croyances plus ou moins surnaturelles (cas de possession, de voyance ou encore de sorcellerie), tout en se révélant, sur d'autres questions, beaucoup plus dubitatifs. Entre autres, sur la question des miracles divins.

Ce genre de positions paradoxales est monnaie courante. Et rend la tâche d'autant plus difficile que l'individu étant, à cet âge-là, en pleine évolution, ce qui est valable un jour, peut ne plus l'être quelques mois après. Entrer dans l'univers d'un jeune nécessite donc une mise entre parenthèses conséquente de nos propres critères de cohérence et/ou validation.

GRANDIR ENSEMBLE

Faire l'effort de rentrer dans l'univers d'un jeune, c'est déjà le respecter. C'est refuser d'infliger la vérité (qui n'est d'ailleurs jamais autre chose *qu'une* vérité, celle du professeur), et faire le choix de porter l'univers du jeune à un niveau de conscience supérieur. Ceci nécessite, pour l'enseignant et l'apprenant, de devenir co-constructeurs d'un univers de sens qui est déjà là mais dont on postule que les potentialités maximales sont encore à venir.

Cette expérience, qui n'est en fait jamais autre chose qu'une rencontre, se fait assurément au détriment d'une certaine orthodoxie puisqu'elle part d'un univers qui n'est pas celui de la théologie systématique. Mais elle a l'avantage de créer de nouvelles potentialités de sens, des potentialités qui peuvent même aller jusqu'à faire grandir... le professeur lui-même.

Prodiguer des soins d'humanité

MOURIR AVANT DE NAÎTRE

Joseph DEWEZ

À l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles, une équipe pluridisciplinaire accompagne des femmes et des couples en deuil d'un bébé qui n'a pas vu le jour. Pour s'ajuster au plus près du vécu des parents.

« **U**n jour, en dehors des heures de visite, je croise un homme dans un couloir du service. Il erre, complètement perdu, hagard. Intriguée, je lui demande : "Puis-je vous aider ?" Il me répond : "Je ne sais pas... Il y a vingt-cinq ans, ici, ma femme a fait une fausse couche. Je ne sais toujours pas si c'était un garçon ou une fille. Est-ce que je pourrais savoir... ?" Je lui dis : "Je ne vous promets pas de trouver la réponse, mais je vais chercher et je vous rappelle." Quelques jours plus tard, je lui annonçais qu'il s'agissait d'un garçon. »

Marie-Laure Gustin, psychiatre dans le service des grossesses à risques de l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles, évoque cette rencontre fondatrice pour elle dans son approche des deuils périnataux. Elle poursuit : « Cet homme errait comme un fantôme parce que son enfant continuait d'errer dans son souvenir. Grâce à lui, j'ai pu mesurer quelque peu l'impact de la perte d'un enfant sur les parents. Et aussi le rôle capital des intervenants hospitaliers pour permettre à ces parents d'entrer dans une démarche d'apaisement de leur tristesse. »

COMPÉTENCES MULTIPLES

Anne-Cécile Noël est l'une de ces professionnels qui entourent les parents. Elle est assistante sociale. Elle insiste sur la nécessité de faire équipe. D'abord pour les intervenants eux-mêmes. « Face à de telles détresses, on ne peut pas rester seul. C'est trop lourd », remarque-t-elle. Mais aussi pour les patients. « Il faut que la femme et son compagnon sentent qu'ils ont affaire à une équipe, et pas seulement à une juxtaposition de spécialistes. »

Pourtant, l'équipe est formée de compétences multiples : des gynécologues, des sages-femmes et parmi elles, la coordinatrice, une psychiatre, une psychologue et une assistante sociale. La communication entre eux se fait de manière orale, le plus souvent possible. Et aussi via le dossier médico-psycho-social qui accompagne chaque patiente. « Il est important que les patients sentent que chacun est informé, qu'ils ne doivent pas tout réexpliquer à chaque visite dans la chambre. » Plus important encore que le par-

tage d'informations, il est indispensable, explique encore l'assistante sociale, « d'avoir à cœur de s'ajuster au plus près entre nous pour pouvoir nous ajuster au mieux à ce que vivent les parents. Un maillage étroit qui soit comme un filet pour contenir un tant soit peu la détresse vécue ».

DOULEURS SECRÈTES

Mais que vivent donc les mères qui viennent de perdre leur enfant lors d'une fausse couche tardive ou d'une interruption médicale de grossesse ? Marie-Laure Gustin précise qu'avant tout, elles sont sous le choc. « Elles se trouvent brutalement devant ce qui est imprévisible, et même impensable. La mort ne fait pas partie du cycle de la vie ! Les progrès médicaux ont si bien fait reculer les risques de mortalité en cours de vie fœtale que beaucoup pensent impossible un accident mortel. Et pourtant... Dans cet hôpital, pour trois mille quatre cents naissances annuelles, il faut compter environ septante-cinq décès in utero. »

Au cœur de cette expérience de l'absurde se cache le plus souvent un sentiment de honte, mêlé de culpabilité. La psychiatre précise : « La maman se vit comme un être à part, différent des autres, incapable de mener une grossesse à terme, et donc comme une "mauvaise mère". Et cette honte risque de mener à l'isolement, au repli sur soi, au silence. » La douleur devient alors secrète, comme le suggère le titre d'un livre récent de Florence d'Assier de Boisredon : *Deuils périnataux, douleurs secrètes*.

Le défi, pour les intervenants, est de tout mettre en œuvre afin que cette perte brutale de l'enfant puisse, pour ses parents, se réinscrire dans un chemin de vie. « Cela se joue dans de toutes petites choses, indique encore Marie-Laure Gustin. Par exemple, dans la question : "Souhaitez-vous voir votre enfant ?", posée de manière telle que la mère se sente vraiment libre de sa réponse et qu'elle sente aussi qu'elle peut attendre avant d'en donner une. »

Autre exemple encore : les informations sur le devenir du corps de l'enfant. C'est là le rôle de l'assistante sociale. L'information doit être claire, correcte au plan juridique, et complète. Mais le professionnalisme ne suffit pas. Il

DOULEURS. Ce qui reste après la fausse-couche.

faut que l'information donnée soit habitée, lourde d'une authentique présence au couple en souffrance. Et « *ajustée au vécu particulier de chaque couple, chaque situation est unique* », précise Anne-Cécile Noël, qui se retrouve souvent face à des couples en grande précarité sociale ou à des familles de religion musulmane. « *Les informations par rapport aux types de funérailles possibles dépendent du statut des personnes : ont-elles des papiers ? Des revenus ? Le risque est grand qu'une famille imagine que son enfant n'a pas eu tous les soins nécessaires parce qu'ils n'avaient pas d'argent... Pour moi, le plus important est de respecter la dignité de chacun.* »

TRISTESSE APAISÉE

Ce qui est attendu en termes d'humanité de la part de l'assistante sociale est aussi une exigence pour chacun des membres de l'équipe. Marie-Laure Gustin insiste beaucoup sur ce point. Si les compétences techniques de chaque intervenant sont indispensables, elles ne sont pas suffisantes. « *Le savoir et le savoir-faire ne suffisent pas à faire de la médecine une médecine de l'humain. Face à une fausse couche, nous sommes, nous les soignants, devant notre impuissance à sauver le bébé. Et les parents sont devant leur impuissance à donner la vie. Il n'y a alors plus que l'urgence d'être, être là, disponibles. Seule cette présence peut assurer les parents qu'ils sont entendus, qu'ils ne se sentent pas abandonnés à leurs émotions. C'est à cette condition que les parents peuvent commencer à sortir du choc et vivre peu à peu leur tristesse sur le mode de l'apaisement.* »

L'accompagnement des parents par l'équipe soignante suppose aussi qu'une place soit donnée à des formes

simples de ritualisation. Quel prénom lui avez-vous donné ? Quelles traces désirez-vous conserver de votre enfant ? Une photo ? Un récit ? Si vous souhaitez le voir, quels gestes voulez-vous poser pour lui dire adieu, quelles paroles prononcer ?

La question des funérailles est également abordée. « *Attention*, signale encore la psychiatre, *ces gestes symboliques seront ajustés à chaque situation. Et surtout, ils doivent eux aussi être habités, vécus de l'intérieur par chaque intervenant.* »

Le couple endeuillé ne reste pas longtemps à l'hôpital. « *Nous avons le souci*, précise encore le médecin, *que les parents quittent le service en étant sortis du choc qu'ils viennent de vivre. Si ce n'est pas le cas, l'assistance sociale leur propose de les recontacter... Mais beaucoup de parents nous demandent s'ils peuvent parler de leur vécu avec d'autres couples désenfantés. C'est pour cela que nous avons mis sur pied Mizuko (l'enfant de l'eau, en japonais), un lieu extrahospitalier (cela se passe dans un centre de santé mentale). Ils peuvent mettre des mots sur leurs émotions qui, sans cela, resteraient sans doute enfouies dans la solitude.* » ■



Florence d'ASSIER de BOISREDON, *Deuils périnataux, douleurs secrètes. Les écouter, les accompagner*, Paris, Desclée de Brouwer, 2017. Prix : 19,05€. Via *L'appel* : -5% = 18,10€.

*Au-delà
du corps*



L'AYURVÉDA PRATIQUE

C'est une médecine millénaire encore utilisée en Inde. Intégrant la spiritualité dans la démarche de guérison, elle marie thérapie et art de vivre. Et se base sur l'idée que la santé se détériore lorsque l'on perd son équilibre intérieur. Loin

d'être une somme philosophique, ce livre introduit au contraire très concrètement à l'art de vivre ayurvédique de manière simple, pratique et accessible. Pour avancer sur la route de la santé et de la découverte de soi. (F.A.)

Stéphanie MARIE, *Ayurveda pour tous*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 16,70€. Via *L'appel* : -5% = 15,87€.

Sang-Hoon Degeimbre

« **CROIRE**
EN L'HUMAIN
EST PRIMORDIAL »

Thierry TILQUIN

Depuis plus de vingt ans, le restaurateur doublement étoilé de *L'air du temps* invite à des aventures culinaires exceptionnelles. Belge d'origine coréenne, ce citoyen du monde développe son art avec un profond regard d'humanité.

Au milieu des champs, la lumière rase d'un soleil d'hiver s'écrase sur la blancheur d'une ancienne ferme typique de la Hesbaye namuroise. Ici, Sang-Hoon Degeimbre a choisi d'installer *L'air du temps*, le restaurant où il cultive et partage son art de la gastronomie. On vient de loin pour goûter ses assiettes originales qui mélangent les couleurs, les saveurs et les textures des produits du terroir avec une fenêtre toujours ouverte aux inspirations plus lointaines. La réussite de ce chef étoilé est le fruit d'une longue aventure.

TÉNACITÉ

D'origine coréenne, Sang-Hoon arrive en Belgique à l'âge de cinq ans. Avec son petit frère, il est adopté par une famille belge qui s'agrandira encore avec l'arrivée de trois autres enfants, dont deux garçons trisomiques. Au final, la tribu comptera dix membres. « *Vers l'âge de quinze ans, raconte-t-il, j'ai entrepris les études à l'école hôtelière de Namur. Trois mois plus tard, mes parents m'en ont retiré*

« J'ai évolué en restant attentif à beaucoup d'influences. »

car mes notes n'étaient pas assez bonnes pour eux. Ils m'ont inscrit à l'école de boucherie-charcuterie où ma maman était éducatrice. Mais je voulais absolument faire de la cuisine. Or, dans mon apprentissage, personne ne me voulait en cuisine. Je me suis orienté vers le vin, j'ai fait la

sommellerie. J'ai pu travailler dans différents restaurants. Toujours en salle, jamais en cuisine. Alors, vers l'âge de 27 ans, je me suis dit : "Je vais ouvrir mon resto. Ainsi, je serai en cuisine !" »

Le 1^{er} juillet 1997, *L'air du temps* ouvrait ses portes à Noville-sur-Mehaigne. « *J'ai cuisiné pour la première fois le jour de l'ouverture. C'était le moment-phare. Cela dénote bien ma personnalité : il n'y a pas grand-chose qui m'arrête. Quand je suis persuadé que je peux le faire, je le fais.* » Au départ, ses objectifs étaient simples : bien travailler, et travailler des produits de qualité qu'il trouvait auprès de producteurs locaux. Pour avoir de bons légumes, il a créé un jardin à Couthuvin avec un ami.

« *Il est toujours mon jardinier* », précise-t-il. Quatre autres, employés à temps plein, cultivent aujourd'hui les cinq hectares de terres qui jouxtent le restaurant. « *Le jardin est un philosophe. Il m'a permis de comprendre la vie et l'essentiel. Il m'a appris ce que signifie créer un aliment, faire naître quelque chose. On ne peut comprendre un produit si on n'expérimente pas sa culture. Comprendre, cela veut dire le respecter parce qu'il nous a pris du temps, qu'il provient de la terre et qu'il ne faut pas le gaspiller. C'est un cycle vertueux et respectueux.* »

PASSION ET RESPONSABILITÉ

Cette volonté de comprendre suscite aussi la créativité et l'évolution des techniques culinaires du chef. « *Depuis que je suis gamin, j'ai toujours voulu comprendre le pourquoi des choses. Dans le domaine du vin, comme dans celui de la cuisine. Je me suis donc intéressé à la physique et à la chimie. Lorsque j'ai commencé mes études secondaires,*

je voulais devenir pharmacien. Je me suis donc engouffré dans des voies un peu plus scientifiques. »

Sa cuisine s'est alors transformée. « *Le produit et la technique se sont rejoints. J'ai évolué en restant attentif à beaucoup d'influences, que ce soit l'art, la musique, les produits, mes voyages à l'étranger.* »

On s'investit dans un métier avant tout pour vivre et pour nourrir la famille. Mais « *au fil du temps, quand on se rend compte que l'on y consacre quinze heures par jour, si c'était juste du travail, on en serait très vite lassé. Mon métier m'épanouit personnellement et relève d'une passion* ». Aujourd'hui, une trentaine de personnes ont trouvé un emploi à *L'air du temps*.

« *C'est presque un métier de famille. De cuisinier, je suis devenu restaurateur, j'ai donc plusieurs métiers. Le restaurateur est quelqu'un qui prend soin de ses équipes, qui doit les faire grandir, et aussi être attentif à ses clients.* »

ANCRÉ DANS L'HUMUS

Sang-Hoon Degeimbre vient d'ouvrir deux nouvelles adresses à Bruxelles. Elles portent le nom de *San*, le diminutif que lui donnaient sa famille et ses amis. Signe d'une cuisine plus accessible et plus populaire qui garde son label de qualité et de créativité. « *Tout est servi dans des bols fabriqués en argile par ma potière, explique-t-il. On y mange à l'aide d'une cuillère à manchon qui, avec les baguettes, est l'ustensile principal en Corée. Avec une cuillère, vous ne pouvez pas trier les aliments. Les saveurs se mélangent d'office. Il s'agit d'une cuisine qui est davantage à la croisée des chemins. Une manière aussi de désacraliser l'idée du restaurant. Le restaurant, c'est très formel : une nappe, un couteau, une fourchette, une assiette. Tandis que la cuillère a un côté décomplexé. Vous utilisez une cuillère quand vous prenez un petit-déjeuner, que vous buvez une soupe. Manger un ramen a aussi un côté populaire. C'est un retour à l'essentiel, au peuple en fait. Une manière, finalement, de brouiller un peu les codes car je pense que les gens sont très codés.* » À Liernu, il travaille surtout local et terroir. En ville, il peut davantage se laisser aller à des inspirations plus urbaines issues de ses voyages. « *Tous les bols ont le nom d'une ville ou d'une région dans le monde qui m'a inspiré le plat.* »

Entre le calme de la campagne et l'énergie d'une ville comme Bruxelles où il habite, Sang-Hoon nourrit une spiritualité ancrée dans la terre et dans l'humain. « *Je suis quelqu'un d'assez terrien. Pas terre à terre. J'ai une vision très philosophique et spirituelle mais malgré tout, j'ai tendance à croire en ce que je vois. Je crois en l'humain plutôt qu'en quelque chose qui est de l'ordre de l'impalpable. Même si je proviens d'une famille catholique connue par les apparitions de la Vierge à Beauraing.* » Gilberte Degeimbre, la dernière « voyante » décédée voici cinq ans, était en effet sa tante.

La recette d'une vie heureuse, le chef la trouve notamment dans *Les quatre accords toltèques*, un livre qu'il aime énormément. « *Ne jamais faire de supposition. La supposition est quelque chose qui grisaille les jours plutôt qu'elle ne les éclaire. Si vous n'en faites plus, vous êtes beaucoup plus léger et vous acceptez les jours comme ils arrivent. Cela, pour moi, c'est vivre les instants comme ils sont.* » ■

Le succès du financement participatif

Michel PAQUOT

QUAND L'INTERNAUTE devient producteur

« **O**n avait presque rempli la grande salle du cinéma Les Galeries à Bruxelles (cent septante personnes). Tout le monde était très content de voir le projet abouti et d'avoir pu y participer. » Le 20 septembre 2016, lorsqu'il présente son court métrage de science-fiction, *An Eldritch Place*, Julien Jauniaux est un jeune homme heureux : cette séance est l'aboutissement d'une aventure artistique partiellement réalisée grâce à un crowdfunding, ou financement participatif. Le 30 août de l'année précédente, l'ancien étudiant de l'INSAS a en effet lancé un appel à dons via la plateforme wallonne Ulule, l'une des plus en vue actuellement. Afin de pouvoir créer un effet de créature dans son film d'horreur inspiré des années 1980, il demandait mille six cents euros. Il en a récolté près de 50% supplémentaires grâce à quarante-cinq contributeurs. Le surplus lui a permis d'envoyer son film à une vingtaine de festivals. Il compte prochainement récidiver avec un nouveau projet au budget un peu plus élevé. « *C'est risqué mais nécessaire pour donner vie à ma créature – une chèvre mutante – et avoir accès à du meilleur matériel vidéo. L'idée est de réaliser un prologue dans le but d'attirer l'attention et de trouver d'autres financements pour le long-métrage.* »

CONTREPARTIES

Le principe du financement participatif est simple. Un détenteur de projet, quel qu'il soit, lance un appel de fonds afin de parvenir à le mener à bien. Dans un délai allant en général de trente à soixante jours, l'internaute est invité à mettre son obole. En contrepartie, il reçoit un cadeau en lien avec la création dont la valeur est liée à l'importance de son apport. Ce type de financement, apparu au milieu des années 2000 mais qui s'est surtout développé ces dernières années - il est réglementé depuis octobre 2014 -, peut être considéré comme la version internet des bonnes vieilles souscriptions publiques. Même si, succès aidant, il s'est financiarisé, pouvant devenir un investissement à actions rentable à moyen ou long terme. Comme le permet notamment Spreads, une société leader en Belgique sur ce terrain, qui aide des start-up à trouver l'argent pour se lancer. « *On se présente comme une alternative aux banques ou aux fonds d'investissements* », indique sa responsable, Marie Cruysmans.

Mais ce système touche peu le secteur culturel pécuniairement moins gourmand. Et il attire des donateurs avant tout attentifs à soutenir un pro-

jet artistique. Les demandes dépassent rarement quelques milliers, voire dizaines de milliers d'euros. Les quatre cent mille récoltés par le film *Demain*, de Mélanie Laurent et Cyril Dion, ou pour le lancement de l'hebdomadaire français *Ebdo*, par les maîtres d'œuvre de la revue *XXI* (qui en attendaient cent cinquante mille), font figure d'exceptions.

Pôle Nord Éditions, une petite structure lilloise, a réussi par ce biais, passant lui aussi par Ulule, à publier un beau-livre sur la ville d'Armentières durant la Première Guerre mondiale. « *C'est un ouvrage qui coûte douze mille euros, somme beaucoup trop élevée pour une maison comme la mienne*, commente son directeur, Gilles Guyon. *J'avais placé la barre à six mille euros, j'en ai obtenu la moitié. Cette campagne et les articles qui l'ont accompagnée m'ont toutefois permis d'être remarqué par des institutions politiques qui m'ont accordé des subsides couvrant les trois mille euros manquants.* »

PARC ANIMALIER

C'est aussi grâce au crowdfunding que les instances publiques ont eu l'attention attirée par l'ambitieux projet du dessinateur belge Frank Pé

Médias
&
Immédi@ts

NOUVEAUX CROISÉS

Dans presque tous les coins de l'Europe, l'avortement est dépénalisé depuis plusieurs décennies. Mais, alors que personne n'est obligé d'y recourir et que chacun est invité à agir selon ses croyances, des activistes liés à l'extrême droite et à certains mouvements religieux remettent cette libéralisation en cause. À l'occasion de la journée de la femme, cette enquête, qui ne cache pas son engagement sur le sujet, essaie de comprendre qui ils sont.

Avortement, les croisés contre-attaquent, Arte, mardi 6/03, 20h50.

PÂQUES À MAÏLIS

La radio catholique RCF Belgique relaiera les programmes de RCF France pendant le Triduum pascal (jeudi saint-dimanche de Pâques) depuis l'abbaye Notre-Dame de Maÿlis (Landes). Outre les offices, toutes les émissions seront réalisées dans cette abbaye. Les moines bénédictins olivétains qui l'animent vivent actuellement une véritable « conversion à l'écologie » inspirée par l'appel du pape François dans l'encyclique *Laudato Si'*.

RCF Bruxelles 107.6 MHz, Liège 93.8 MHz, Namur 106.8 MHz, Bastogne 105.4 MHz.



© 401kcalculator.org

Les campagnes de crowdfunding se multiplient pour financer des projets culturels plus ou moins coûteux. Souvent avec succès. Et concernant tous les secteurs : l'édition, le cinéma, la vidéo ou le magazine.

ARGENT.
Il est récolté sur internet.

(Broussaille, Zoo) : la création en Wallonie de l'*Animalium*, un parc animalier mêlant art et nature inspiré de son univers graphique. Et elles se sont rendu compte que le public suivait : alors qu'il espérait 28 000 euros pour élaborer son plan de financement, l'auteur BD, qui jouit d'une flatteuse notoriété dans le monde du 9^e art, en a obtenu 44 337. « *Le crowdfunding a été idéal pour débloquer les choses car*

« Des bandes dessinées entièrement financées par les internautes. »

je n'avais pas d'argent pour démarrer, explique-t-il. Ce projet comporte une part de rêve à laquelle le public a été sensible. Les fonds recueillis m'ont permis de mener les premières études. Mais je ne peux pas encore dire quand le parc verra le jour. »

En matière culturelle, les projets qui ont vu le jour grâce à ce nouveau mode de financement sont aussi nombreux que divers. Patrick Pinchart, ancien rédacteur en chef du journal *Spirou*, a par exemple créé en janvier

2010 une maison de bandes dessinées, Sandawe, dont les albums sont entièrement produits par les internautes. Aujourd'hui, cette « *plateforme collaborative* » compte plus de vingt-cinq mille membres. Près de trois millions d'euros ont été investis pour cent quarante-quatre projets déjà réalisés ou en cours de financement. La Hutoise Pauline Michel, diplômée de l'université de Liège, est passée par Ulule afin de pouvoir donner une version papier d'*In'fluence*, son site féminin créé début 2016 où une équipe de jeunes blogueuses parlent de mode. Elle souhaitait sept mille euros, elle en a reçu six cents de plus.

COMMUNAUTÉ VIRTUELLE

Quant au jeune comédien originaire de Virton, Thibault Richard, après avoir lancé une chaîne YouTube, *Switch Film*, il a eu recours à ce moyen pour financer sa websérie, *Carl*. Sur l'autre plateforme importante, la Française KissKissBankBank, cette histoire burlesque de deux amis dans le monde de la mafia russe a convain-

cu, en vingt-trois jours, cinquante-huit *kissbankers* qui ont dépassé de septante euros le montant de trois mille deux cents qu'il s'était fixé.

En 2013, la maison d'édition franco-belge Les Impressions nouvelles, dont le siège est à Bruxelles, a publié par crowdfunding (sur KissKissBankBank) deux ouvrages aux coûts de production élevés, *Le street art au tournant*, de Christophe Genin, et *286 jours*, une passion amoureuse photographiée par Frédéric Boilet et Laïa Canada. « *Il nous semblait que les sujets s'y prêtaient bien*, précise Charlotte Heymans, coordinatrice de l'entreprise. *Ce sont des ouvrages susceptibles d'attirer une forme de communauté virtuelle. Ce sont des livres hybrides, qui n'entrent pas facilement dans le circuit des aides et subsides traditionnels. Or il est très difficile de les financer par les seules ventes en librairie sous peine de devoir les vendre à près de cinquante euros.* » Les deux livres ont bel et bien paru : *Le street art au tournant* (3587 euros récoltés) en novembre 2013 et *286 jours* (881 euros) en janvier 2014. Et le premier a même été réédité fin 2016. ■

CARÊME EN LIGNE

Pourquoi ne pas trouver sur internet de quoi nourrir son carême 2018 ? C'est en tout cas à quoi invitent Salésiennes et Salésiens Coopérateurs de Don Bosco en Belgique francophone, dont le site *Chemins de carême* fournit de nombreux outils pour marcher vers Pâques. Il propose des actions à mener chaque jour du carême, car « *il faut passer par le désert et y séjourner pour recevoir la*

grâce de Dieu », un carnet de route à télécharger, et des textes qui permettent de méditer pendant la semaine sainte et les jours pascaux, sous les onglets « *des chemins à vivre* » et « *des pas de lumières* ». Le site renvoie aussi, via une très spirituelle petite vidéo, à l'initiative française *Carême dans la ville* ainsi qu'à d'autres propositions de retraites, et au carême de partage d'entraide et Fraternité.

■ <https://www.coopdonbosco.be/caraime/index.html>

MALALA

Sorti fin 2015, le docu sur le Prix Nobel de la paix 2014 arrive en tv. La jeune Malala Yousafzai avait été menacée de mort par les Talibans parce qu'elle incitait les filles à aller à l'école. Le film marie images réelles et animations pour évoquer les moments pénibles de la vie de la petite fille.

■ *Il m'a appelée Malala*, de David Guggenheim, RTBF La Trois, jeudi 8/03, 21h25.



L'orthographe en débat

À qui la faute ?

Jean BAUWIN

Tout commence par une dictée, histoire de plonger les spectateurs, de manière ludique, dans un rituel qui les renvoie à leur enfance et à des souvenirs plus ou moins agréables. En entrant dans la salle, chacun a reçu une tablette, une feuille et un crayon. Un silence religieux s'installe dès que commence la lecture du court texte. On n'entend plus que le crissement des crayons, mais l'exercice se révèle agréable et l'orthographe conviviale.

« L'orthographe n'est pas la langue. »

À l'inverse d'un Bernard Pivot, les auteurs ont soigneusement composé cette épreuve afin qu'elle ne présente aucune difficulté. Chaque lettre correspond à un son. Il n'y a donc pas moyen de faire d'erreur, sauf que l'exercice conditionne le spectateur et le met en situation d'insécurité et de danger. Il soupçonne des pièges et tombe dans ceux qu'il a lui-même imaginés. Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, eux-mêmes enseignants, se lancent alors dans une brillante démonstration des incohérences de l'orthographe française. Les preuves sont abondantes et s'affichent en grand sur l'écran derrière eux.

monstration des incohérences de l'orthographe française. Les preuves sont abondantes et s'affichent en grand sur l'écran derrière eux.

OUTIL DE DISCRIMINATION

Lors de leurs études de linguistique, les deux hommes découvrent que la sacro-sainte orthographe qu'on leur a enseignée durant toutes leurs études est truffée d'erreurs qui, au fil du temps, sont devenues la norme. Alors qu'elle n'a cessé d'évoluer au cours des siècles, elle s'est figée au XIX^e, comme un symbole identitaire de l'unité de la nation française. Et si les différentes réformes ébauchées ont toutes échoué, c'est aussi parce qu'elles se sont heurtées à l'opinion publique. La sociologie décrit combien l'orthographe est devenue un critère de sélection, un instrument de domination et une marque d'appartenance à « la bonne société ».

Il suffit de lancer le sujet en famille ou entre amis pour constater qu'il est périlleux d'avoir un avis critique sur la question. Les anathèmes fusent contre

celui qui ose remettre en question l'orthographe, comme s'il voulait tuer la langue. Les deux collègues écrivent alors une conférence sur le sujet, qui devient vite un spectacle, puis un succès. La pièce fait un tabac depuis plusieurs années et suscite partout le débat, en France comme en Belgique. Elle ne veut pas créer la polémique. Elle explique comment l'orthographe s'est formée, a évolué, et s'est figée tout récemment. La démonstration implacable calme souvent les esprits les plus échauffés et les échanges qui suivent chaque représentation sont souvent paisibles. Le but des auteurs n'est pas d'imposer un avis, mais de faire réfléchir. Avec leur tablette verte d'un côté, rouge de l'autre, les spectateurs peuvent d'ailleurs voter sur le caractère acceptable de l'une ou l'autre graphie qui leur est proposée.

L'ORTHOGRAPHE CONVIVIALE

Si tant de gens font des erreurs, à qui la faute ? Et si c'était l'orthographe elle-même la principale coupable ? Pas question pour les initiateurs de ce spectacle de défendre une orthographe phonétique, ni de balayer toutes les règles. Mais ils voudraient la rendre plus cohérente, la simplifier, et cela, sans toucher à l'essence de la langue. « Les détracteurs des réformes orthographiques se trompent de colère, rappelle Arnaud Hoedt, parce qu'ils pensent défendre la langue en défendant l'orthographe. Mais l'orthographe n'est pas la langue, elle n'en est que le code graphique qui permet de la transcrire. Par ailleurs, une langue est essentiellement orale. Critiquer l'orthographe, ce n'est pas remettre en question la syntaxe ni la morphologie, mais seulement un détail de la transcription graphique ».

Toiles & Planches

MAIS QUEL CIRQUE !

Lors du mariage de Miss Betty, en 1937, trois dandys font irruption dans le salon où elle s'est retirée. Ensemble, ils tentent de protéger un lourd secret. Le cirque Le Roux propose un spectacle époustouflant où cirque, cinéma et théâtre se mêlent dans une féerie joyeuse et excentrique parsemée d'acrobaties périlleuses. Ce spectacle pour tous a déjà conquis un public international.

The Elephant in the room, par le Cirque Le Roux, du 08 au 10/03 à l'Aula Magna à Louvain-la-Neuve ☎0800.25.325 www.atjv.be

UN BOULOT À PARIS

À l'heure où la Chine passe à l'économie de marché, Lina a du mal à trouver une place dans cette nouvelle société. Sa région autrefois prospère s'écroule. Elle est prête à tout pour offrir un avenir à son garçon de dix ans. Elle s'exile en France où elle espère gagner rapidement de l'argent et retourner au pays. Mais elle était loin d'imaginer ce qui l'attendait à Paris. Le réalisateur belge Olivier Meys propose une fiction saisissante sur l'exploitation des femmes chinoises en Europe.

Bitter Flowers, en salle le 28 mars.



ORIGINAL.
Un spectacle au service de la langue.

La convivialité est un spectacle-conférence percutant qui porte un regard critique sur l'orthographe française. Jérôme Piron et Arnaud Hoedt cassent le mythe d'une orthographe dogmatique intangible et infaillible.

de cette langue vivante qui ne cesse d'évoluer. »

Lorsqu'on interroge les auteurs sur ce que serait une orthographe « *conviviale* », ils répondent qu'ils n'ont pas la prétention de définir celle qui pourrait être idéale. Mais ils constatent que, dans l'état actuel des choses, elle est peu accessible.

Dans la pièce, ils montrent par exemple que le son [s] peut s'écrire de douze façons différentes et la lettre *s* se prononce de trois manières distinctes. Il serait sans doute possible de simplifier tout cela. Mais au-delà des réformes, c'est le regard porté sur l'orthographe qu'ils souhaiteraient changer.

« *Bien sûr qu'il faut une norme commune, se défend Arnaud Hoedt. Mais si l'on ne passait plus son temps à se juger les uns les autres sur le seul critère de l'orthographe, cela permettrait un meilleur vivre ensemble.* » Il rêve donc d'une orthographe libérée de toute morale. Il croit aussi au pouvoir des nouvelles technologies qui permettent aux jeunes de trou-

ver d'autres sources d'informations que l'école. Plus on est averti sur la langue, plus on aura le désir de voir l'orthographe s'adapter.

L'ESSENTIEL EST AILLEURS

Aux professeurs de français, il conseille de toujours évaluer l'orthographe, bien sûr. Parce que si on laisse les élèves écrire comme ils veulent, ils vont se casser les dents dans la société, et notamment sur le marché du travail. Mais il voudrait qu'ils comprennent qu'écrire, ce n'est pas « graphier ». L'orthographe n'a pas d'incidence sur la qualité de ce que l'on écrit. Flaubert, qui avait l'obsession du style, en avait une « hasardeuse ». Dans un brouillon qui ne s'adresse qu'à soi-même, nul besoin de s'en préoccuper. Par contre, lorsque la production finale doit être partagée avec d'autres, il convient de la passer à la moulinette d'un correcteur orthographique et de veiller à ce qu'il n'y ait pas d'erreurs.

Avec *La convivialité*, les deux complices entendent alerter l'opinion publique. Parce que c'est elle qui, en fin de compte, dira ce qu'est la norme.

Et le travail est loin de se limiter à l'orthographe. Il y aurait aussi à réformer de manière intelligente l'accord du participe passé. Il faut également expliquer ce qu'est l'écriture inclusive que l'on réduit souvent à tort au point médian, et que l'on fustige parce qu'elle rendrait la lecture moins aisée. Elle comprend toute une série de techniques qui permettent d'inclure le féminin dans la langue. Quand une société devient de plus en plus inclusive, la langue se doit d'accompagner cette évolution. Le débat peut commencer... ■

La convivialité, de et par Jérôme Piron et Arnaud Hoedt, en tournée dans toute la Wallonie aux mois de mars et d'avril et au théâtre Le Public à Bruxelles du 8/05 au 23/06. Toutes les dates sur le site www.laconvivialite.com



Arnaud HOEDT et Jérôme PIRON, *La convivialité. La faute de l'orthographe*, Paris, Éditions Textuel, 2017. Prix : 17€. Via *L'appel* : -5% = 16,15€.

THEATRE DE POCHE



DU 6 AU 31 MARS 2018 RESERVATION@POCHE.BE OU 0264517377.POCHE.BE
Boulevard de la Woluwe, 14, 1200 Bruxelles. Une coproduction du Théâtre de Poche et du Théâtre des 13.
Billet 10€, 12€ (tarif réduit) ou 15€ (tarif complet). Billets disponibles sur www.pocche.be et au service de la Relation-Publicité-Bruxelles.

DÉBÂCLE FINANCIÈRE

Pendant que des traders londoniens font la fête sous des tentes climatisées dans le désert tunisien, une crise bancaire inattendue surgit en Angleterre. Le pays est en faillite et la livre sterling ne vaut plus rien. Pour ces jeunes loups de la finance, le réveil est brutal. Cette faune à présent ruinée révèle son vrai visage et se transforme en une horde

sauvage qui perd toute retenue. *Le Printemps des Barbares* est un conte philosophique qui dénonce le capitalisme et une comédie de mœurs qui caricature notre époque. Mise en scène de Xavier Lukomski, avec Pierre Sartenaer.

Le Printemps des Barbares, de Jonas Lüscher, du 06 au 31/03 au Théâtre de Poche, 1a place du Gymnase à 1000 Bruxelles ☎02.649.17.27 www.pocche.be

JE SUIS UN CHIEN

Femme, boulot, logement et même fils : Jacques (Vincent Macaigne) a tout perdu et se sent étranger au monde. Il est « adopté » par le patron d'une animalerie dont il devient le cabot. *Chien* est une fable lucide et grinçante adaptée par Samuel Benchetrit de son roman. Bayard d'Or au Festival de Namur. Avec Bouli Lanners et Vanessa Paradis. *Chien*, en salle le 14 mars.

Une célébration de la modernité

Fernand Léger, raccord avec son temps

José GÉRARD



Des figures schématiques qui flirtent de temps en temps avec l'abstraction, des cernes noirs qui entourent les figures, des aplats de peinture qui se dissocient parfois de la forme, une palette de couleurs vives et joyeuses : le style de l'artiste est facilement identifiable. On sort de l'exposition consacrée à Fernand Léger, la première de cette importance organisée depuis soixante ans en Belgique, avec un sentiment de bien-être et de légèreté. Les premiers dessins présentés rappellent pourtant qu'il n'était pas un doux rêveur vivant en dehors de la réalité, puisqu'ils évoquent ses années de mobilisation pendant la guerre 14-18.

Fernand Léger (1891-1955) est sans doute l'un des artistes de la première moitié du XX^e siècle qui a le mieux célébré la modernité. Il est marqué par les changements qui modifient la vie quotidienne et base son credo sur l'esthétique que celle-ci recèle. « *Le Beau est partout, dans l'ordre de vos casseroles, sur le mur blanc de votre cuisine, plus peut-être que dans votre salon XVIII^e siècle ou dans les musées*

officiels. » Ce n'est pas pour rien que le Centre Pompidou Metz et le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, co-organisateur de cette rétrospective, ont choisi cette citation comme intitulé.

L'artiste s'enthousiasme face à l'urbanisation, à l'industrialisation et à l'apparition de nouveaux moyens de transport. De nombreux cercles ou roues symbolisent la vitesse dans ses œuvres. Les vues de ville sont plus fréquentes que les paysages bucoliques. Et même les figures humaines paraissent constituées d'un assemblage de pièces mécaniques. Sa vision du progrès est optimiste.

PROCÉDÉS PUBLICITAIRES

Dans cette modernité urbaine, il est fasciné par la multiplication des affiches dans l'espace public, dont le mode de communication synthétique l'inspire. Il réalisera lui-même plusieurs projets d'affiches, mais intégrera surtout dans sa peinture les procédés publicitaires. La pertinence principale de l'expo bruxelloise est

peut-être de montrer que Léger est aussi un artiste en prise avec toutes les expressions artistiques et culturelles de son temps. Assistant photographe lorsqu'il s'installe à Paris, il continuera toute sa vie à s'intéresser à ce moyen d'expression. Qui lui permet par exemple de fixer des images de cailloux aux formes évocatrices que le hasard des promenades met sur son chemin.

Avec Apollinaire, il découvre le cinéma et Charlot, personnage aux mouvements mécaniques qui correspond bien à sa manière de représenter les figures humaines. Il réalisera d'ailleurs plusieurs exemplaires d'un *Charlot cubiste*, assemblage de panneaux de bois colorés évoquant un pantin articulé. Son intérêt pour le septième art, qu'il considère comme l'art moderne par excellence, l'amènera à participer

« *Fernand Léger cherche à créer des œuvres qui peuvent prendre place dans l'espace public.* »

Portées
&
Accroches

HUMAINS

Ils sont quatre photographes belges à être partis dans des camps de réfugiés au Liban, en Jordanie, en France et en Belgique. Leurs reportages portent un autre regard sur les personnes contraintes de fuir les violences de leur pays d'origine et attirent l'attention sur leurs droits en tant qu'humains.

#JeSuisHumain, Collectif Huma (Johanna de Tessières, Frédéric Pauwels, Olivier Papegnies et Virginie Nguyen Hoang), 02-22/03, Centre culturel d'Evere, 43 rue de Paris. Lu-Ve 10-12h et 13-17h, sf mardi (13-19h).

▢ www.lentre.be/JeSuisHumain

ANNÉE ROSSINI

Il y a 150 ans mourait Gioachino Rossini, grand compositeur italien du XIX^e siècle. À cette occasion, les chœurs de l'Union européenne proposent sa *Petite Messe Solennelle*, écrite alors que le maître avait 71 ans. « Petite » car requérant un nombre limité de choristes, mais « solennelle » car comprenant toutes les parties chantées d'un office. Sous la direction de Dirk De Moor, avec chœur, accordéon et piano, et quatre solistes de renom.

Conservatoire royal de Bruxelles, rue de la Régence 30, le ve. 23/03 à 20h. ▢ www.eusing.eu



SA VISION.
« Le Beau est partout. »

Un peintre aux multiples facettes politiquement impliqué dans son époque. La rétrospective de Bozar rappelle l'importance de cet artiste dans la première moitié du XX^e siècle.

à des projets de films avec Marcel L'Herbier et Abel Gance, et à réaliser lui-même une production expérimentale : *Ballet mécanique*. Grâce à la magie du cinéma, on peut y voir une chorégraphie réalisée par un groupe de bouteilles de vin. On sent que le réalisateur s'amuse des possibilités que lui offre cette nouvelle forme artistique.

INTÉRÊTS MULTIPLES

En contact avec les poètes de son temps, ami de Blaise Cendrars, Fernand Léger illustre de nombreux ouvrages littéraires, en y insérant d'ailleurs des lettres au pochoir, en référence au graphisme publicitaire. Passionné par la scène, il conçoit aussi les décors et les costumes de plusieurs ballets. *La création du monde*, création des Ballets suédois, dont une reconstitution est présentée en vidéo, montre ainsi un spectacle étonnant où les danseurs sont au service de la scénographie plutôt que l'inverse. On se trouve face à un tableau animé du peintre.

Le cirque, art du mouvement et de la vitesse, le stimule également. Et la rétrospective présente sur ce sujet une série de lithographies aux couleurs vives et aux mouvements virevoltants. Proche du Corbusier, il s'intéresse à l'architecture et conçoit des projets de décoration colorée des grands murs nus qui se multiplient à l'époque.

Enfin, cet artiste aux expressions si diverses s'essaie aussi au vitrail. À la demande du père Couturier, dominicain qui fut à l'origine du renouveau de l'art sacré en France, il réalise une série de vitraux sur le thème des instruments de la passion pour l'église d'Audincourt, dans le Doubs. Ses figures schématiques et les aplats colorés se transposent à merveille dans cette technique.

ARTISTE ENGAGÉ

Mais ce chantre de la modernité n'est pas seulement un spectateur attentif et enthousiaste de son temps. Il s'engage dans la cité. Par la manière de concevoir son art qu'il destine au peuple et aux ouvriers, en cherchant à créer

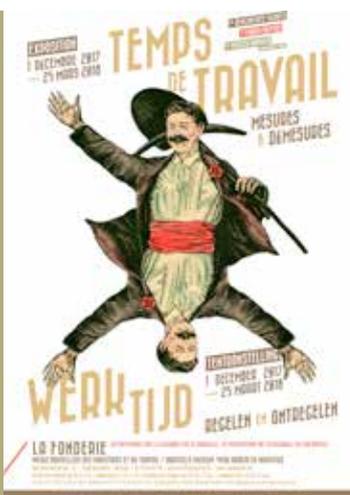
des œuvres qui puissent prendre place dans l'espace public, hors des musées. Et dans ses toiles, il représente souvent des ouvriers. Les deux grands tableaux *Les constructeurs*, que l'on découvre aux cimaises de Bozar, montrent ainsi des travailleurs du bâtiment sur un chantier.

Fervent soutien du Front populaire en 1936, il émigre aux États-Unis pour fuir le nazisme, mais sollicite son adhésion au Parti Communiste dès avant son retour en France. Même si, resté libre, il n'en sera jamais le peintre officiel. Et il s'oppose à la doctrine du réalisme socialiste défendue par Aragon. Certaines de ses œuvres sont d'ailleurs refusées par la CGT, le syndicat communiste considérant qu'ils ne seront pas compris par ses adhérents.

Léger ne se contente pas non plus d'un engagement d'intellectuel, qui reste à distance du peuple. Il donne des cours et de nombreuses conférences pour les ouvriers des usines Renault ou dans les maisons du peuple. À ceux qui s'étonnent de le voir travailler pour des églises, il réplique qu'il n'y a pas deux Fernand Léger, et qu'il défend une vision de l'art identique lorsqu'il réalise des vitraux ou peint un tableau à la gloire des travailleurs.

Si elle permet de découvrir ou de redécouvrir l'univers pictural d'un grand peintre, cette rétrospective dresse surtout le portrait d'un artiste aux expressions plurielles impliqué dans son temps. Participant aux grands mouvements culturels de son siècle, Fernand Léger a souhaité s'engager pour tenter de changer, avec ses moyens propres, la société dans laquelle il vivait. ■

Le beau est partout. Rétrospective Fernand Léger, Bozar, 23 rue Ravenstein, 1000 Bruxelles, jusqu'au 2 juin 2018. www.bozar.be



TANT DE TEMPS ?

Alors que les robots et l'intelligence artificielle sont sur le point de remplacer l'Homme, combien de temps travaillera-t-on encore demain ? Et comment cela se passait-il hier ? Depuis 150 ans, la durée du travail a été divisée par deux. Mais, aujourd'hui, le travail s'individualise, et sa gestion devient inégale. La réduction collective du

temps de travail, moteur de l'émancipation des travailleurs et du progrès social et économique, connaît un évident ralentissement. Au-delà d'une simple visite passive, la découverte de cette exposition se vit dans le cadre d'une animation poussant à la réflexion.

Temps de travail. Mesures et démesures, jusqu'au 25/03 à La Fonderie, Musée bruxellois des industries et du travail, 27 rue Ransfort, 1080 Bruxelles. Ma-Ve 10-17h. Sa-Di 14-17h. parcours@lafonderie.be www.lafonderie.be

BOLS TIBÉTAINS

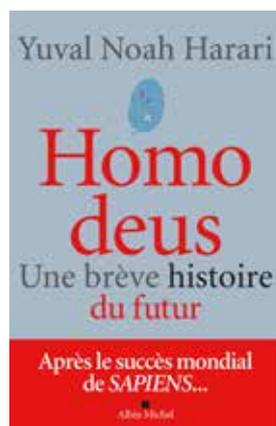
Bien qu'ils soient antérieurs au bouddhisme, ils en sont devenus la symbolisation musicale. Gongs, carillons, timbale océane, aquaphone créent une ambiance où l'on se plonge les yeux fermés, dans la méditation et le retour sur soi.

Méditations sonores. Concerts de bols tibétains, Di 25/03, 22/04 et 17/06 à 18h et 20h, Centre Culturel la Venerie, 3 rue Grâtes, 1170 Watermael-Boitsfort. www.lavenerie.be

Après Sapiens. Une brève histoire de l'humanité

L'HOMO DEUS, UN DIEU MORT-NÉ

Christian MERVILLE



Homo Deus, le nouveau livre de Yuval Noah Harari, balise les éventualités offertes à l'humanité afin de lui permettre de décider de la route à suivre en toute connaissance de cause.

Parcourir l'aventure humaine en six cents pages était l'objet du précédent ouvrage de Yuval Noah Harari, *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité* (voir *L'appel* d'octobre 2016). Un livre qui se dévore comme un roman en racontant l'Homo Sapiens avec des ouvertures et des perspectives originales ou insoupçonnées. C'est bien là l'originalité du travail de ce grand historien israélien capable de faire œuvre de vulgarisation à propos d'un sujet aussi complexe.

LENDEMAINS POSSIBLES

Son nouvel ouvrage, *Homo Deus. Une brève histoire de l'avenir*, se propose d'en être la suite en décrivant l'état des lieux aujourd'hui pour imaginer tous les lendemains possibles de l'humanité. « *L'histoire non pas pour prédire le futur, mais pour se libérer du passé et s'imaginer d'autres destinées* », prévient l'auteur. Aujourd'hui,

l'homme est devenu le maître des guerres, de la famine et des maladies. C'est une affaire qui dépend de lui et de lui seul. Dieu n'a plus rien à faire là-dedans. Mais l'homme l'a-t-il remplacé pour autant ?

Yuval Noah Harari démontre tout d'abord que les humains et les animaux sont plus semblables qu'on ne l'imagine. Pour les uns comme pour les autres, la chimie et les algorithmes déterminent leurs actes et leurs émotions. Les premiers ont cependant réussi à surpasser les seconds parce qu'ils possèdent quelque chose en plus. Ce « quelque chose », ce n'est pas leur âme, ni leur esprit, mais bien leur « *capacité de relier les humains les uns aux autres* ». L'homme est donc en mesure de coopérer très soupagement avec de nombreux inconnus. Voilà sa force. Cette reliance est possible parce qu'il est capable de fiction et donc d'imaginaire. Il est un conteur et il écrit. Comme le remarque l'historien, « *l'écriture a facilité l'apparition de puissantes entités fictives* ». Et toutes ces histoires écrites et racon-

tées modifient profondément la perception de la réalité puisque dorénavant, elle est perçue par le truchement des symboles abstraits du langage et de l'écriture.

RESTER VIGILANT

C'est grâce à cette fiction qu'apparaît la religion avec ses « saintes écritures », mais aussi la science, le roman national, etc., l'écrit - comme constat officiel - faisant parfois plus foi que la réalité. « *Les sociétés, la monnaie et les nations n'existent que dans notre imagination* », estime Yuval Noah Harari. Mais cette faculté de fiction est vitale pour pouvoir vivre ensemble au-delà des différences.

Aujourd'hui, si les religions de toutes sortes perdent du terrain au profit de la quête de la spiritualité, la science prend de plus en plus d'importance dans la vie de l'Homo Sapiens. La cybernétique, petit à petit, annihile la possibilité de créer des fictions en augmentant les contrôles continus de nos vies par les biotechnologies et les algorithmes informatiques. Il est alors nécessaire de rester vigilant. D'« *être capable de distinguer la fiction de la réalité et la religion de la science* » et de se mettre en quête d'un « *nouvel ordre du jour humain* ». Une sorte d'alliance entre les différentes formes de l'humanisme a adouci la fureur du capitalisme et la puissance de la science. Cette alliance se désagrège cependant dans un nouveau deal qui pourrait mettre à mal tout ce qui constitue l'humain, au profit de ce que certains appellent le dataïsme. Au risque de perdre le côté « sapiens » de l'homme. *Homo Deus* est un livre « lanceur d'alertes ». L'Homo Sapiens aura-t-il le courage de l'entendre et de faire face ? ■

Yuval Noah HARARI, *Homo deus*, Paris, Albin Michel, 2017. Prix : 26,95€. Via *L'appel* : -5% = 25,60€.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port :

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



NOUVELLE VIE

Lors d'un séjour professionnel de quelques jours loin de chez lui, un cadre commercial a soudain l'impression de ne plus reconnaître celui qu'il voit dans son miroir. Il prend conscience que sa vie correspond à ce que son père souhaitait, mais qu'il s'y sent étranger. Les circonstances d'un accident lui offrent l'opportunité de disparaître. Il n'hésite pas longtemps, saisit l'occasion et décide de recommencer une nouvelle vie, coupant tous les liens avec son passé, tant familiaux que professionnels. Mais est-ce vraiment possible ? (J.G.)

Dominique LIN, *Un goût de terre dans la bouche*, Orange, Élan Sud, 2017. Prix : 17€. Via *L'appel* : -5% = 16,15€.



CLICHÉS DE DOULEURS

En 2012, à la veille de ses 33 ans, la photographe Dorothy Shoes apprend qu'elle est atteinte de sclérose en plaques. Depuis lors, elle voyage avec la maladie, dont elle a représenté les effets (perte d'identité, problèmes cognitifs, fourmillements, rapport à la sexualité) à travers une cinquantaine de portraits de femmes, parfois violents, conçus comme des sortes d'autoportraits décalés. À travers les autres, chacune de ces photographies parle d'elle. Exposés à plusieurs reprises, ces clichés touchants sont repris dans un livre dont l'intitulé est l'anagramme du nom de la maladie. (F.A.)

Dorothy SHOES, *Colères planquées*, Arles, Actes Sud, 2017. Prix : 34€. Via *L'appel* : -5% = 32,30€.



CUISINE SOVIÉTIQUE

La vie quotidienne au temps de l'URSS apparaît souvent comme grise et triste, marquée par la répression et l'uniformité. Pourtant, à lire les souvenirs d'enfance d'Alice Danchokh, c'est une tout autre réalité que l'on découvre. Certes, les appartements communautaires aux surfaces très limitées et les cuisines partagées, même dans le milieu de l'intelligentsia moscovite, en constituent la toile de fond. Mais la culture et les recettes de cuisine traditionnelles colorent le tableau de touches joyeuses. Le voyage est instructif et attachant. (J.G.)

Alice DANCHOKH, *Souvenirs culinaires d'une enfance heureuse*, Monaco, Éditions Du Rocher, 2017. Prix : 21,70€. Via *L'appel* : -5% = 20,62€.



HUMOUR ET RÉSILIENCE

L'humour est essentiel aux relations humaines. Dès la naissance, la maman essaie de faire rire son enfant et noue ainsi un lien solide. Socialement, il permet de maintenir un climat bienveillant. Entre le rire qui renforce le lien social et la moquerie qui marque des rapports de domination, Bruno Humbeeck, psychopédagogue à l'UMons, propose une analyse des fonctions et des mécanismes de l'humour. Afin d'éviter qu'il ne donne le pouvoir à des bouffons dont on ignore ce qu'ils en feront. (J.G.)

Bruno HUMBEECK, *Leçons d'humour. Rire pour rebondir. L'humour comme instrument du vivre ensemble*, Éditions Mols. Prix : 18,90€. Via *L'appel* : -5% = 17,96€.



SENS DE LA VIE

Salué comme un chef-d'œuvre lors de sa publication en Australie en 1982, ce livre est pour la première fois traduit en français. Il propose une manière différente d'écrire sur la guerre et ses méfaits. La première partie, qui se passe dans le Queensland, est très naturaliste et assez classique. Par contre, la partie consacrée au premier conflit mondial est directe, traduisant sans fioritures toute la dureté de cette boucherie. Un texte ouvrant la porte à une réflexion sur le sens de la vie et sur l'(in-)utilité des batailles pour régler les rapports entre nations. (B.H.)

David Malouf, *L'infinie patience des oiseaux*, Paris, Albin Michel, 2018. Prix : 22,85€. Via *L'appel* : -5% = 21,70€.



TRAGÉDIE ET RENAISSANCE

Deuxième volet de la trilogie commencée avec *Au revoir là-haut* (Goncourt 2015), *Couleurs de l'incendie* a pour héroïne Madeleine, la sœur d'Édouard Péricourt, la gueule cassée qui s'est jeté dans le vide à la fin du tome précédent. En 1927, le jour de l'enterrement de son banquier de père, son fils unique se défenestre. Reprenant l'entreprise familiale, elle va faire face à l'adversité, déployant une stratégie faite d'intelligence et de machiavélisme pour reconstruire sa vie. Dans une décennie où scintillent les premières couleurs de l'incendie qui vont ravager l'Europe. (B.H.)

Pierre Lemaitre, *Couleurs de l'incendie*, Paris, Albin Michel, 2018. Prix : 26,15€. Via *L'appel* : -5% = 24,84€.

Notebook

Conférences

BATTICE. La traversée du désert vers la joie. Avec Blanche de Richemont, écrivaine, le 23/04 à 20h, 30 rue du Centre.
☎0477.34.54.31

BRUXELLES. Où va la famille aujourd'hui ? Avec Jean-Michel Longneaux, anthropologue, professeur à l'UNamur et Ignace Bertin, théologien dominicain, le 06/03 à 20h15 au Couvent des Dominicains, 40 avenue de la Renaissance.
✉forumrenaissance@dominicains.be

CHARLEROI. Big Brother is driving you. Avec Hughes Bersini, le 22/03 à 17h30 au Palais des Beaux-Arts.
☎02.550.22.12

✉info@acadelieroyale.be

LIÈGE. L'arrivée des Frères des Écoles chrétiennes à Liège (1819) et leur développement, particulièrement le cas de Saint-Barthélemy. Avec Erwin Woos, licencié en Histoire à l'ULiège, professeur au collège Saint-Barthélemy, le 14/03 de 17h à 20h en l'Espace Prémontrés, 40 rue des Prémontrés.
☎04.223.73.93

LIÈGE. Soyez narcissique ! Aimez-vous. Avec Fabrice Midal, fondateur de L'École Occidentale de Méditation, dans le cadre des Grandes Conférences liégeoises, le 08/03 à 20h à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade

de l'Europe).
☎04.221.93.74
✉nadia.delhaye@gclg.be
www.grandesconferenceliégeoises.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. L'économie sociale : nécessité ou opportunité ? Avec Julien Coppens, directeur général des Petits Riens, ingénieur commercial, le 13/03 de 14h15 à 16h15 à l'auditoire Socrate 10 (SOCR 10), 12 place du Cardinal Mercier.
☎010.47.41.86
✉cfg@universitedesaines.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Les religions dans le monde scolaire. Enjeux contemporains. Cycle de

conférences les 07, 14, 21 et 28/03 de 15h à 17h à l'auditoire More 53, 32 place Montesquieu.
☎010.47.40.66
uclouvain.be/fr/instituts-recherche/rscs/inscription-au-cycle-de-conferences-mars-2018-0.html

WÉPION. Rites d'accompagnement en fin de vie : entre passeur d'âme et pure présence. Avec Louis-Marie Denis, accompagnateur en funéraire et Florence Housteau, membre d'une équipe d'accompagnement en hôpital, le 07/03, organisé par Le Ratelier, au Centre spirituel de La Pairelle, 25 rue Marcel Lecomte.
☎081.45.02.99 (en journée)
☎081.44.41.61 (en soirée)

Formations

BRUXELLES (KOEKELBERG). Le salut est-il pour moi une bonne nouvelle ? Avec Paulo Rodrigues, enseignant-chercheur à l'Université catholique de Lille, le 08/03 de 9h30 à 22h, à la Crypte de la Basilique de Koekelberg. ☎0479.96.84.24

COUR-SUR-HEURE. Le sens de l'humain entre nature, cultures et

techniques. Avec Michel Dupuis, philosophe, le 17/03 dès 9h30 dans l'église de Cour-sur-Heure, 72 rue Saint-Jean. ☎0475.24.34.59

RHODE-SAINT-GENÈSE. La confiance. Dans le cadre d'une journée CECAFOC pour les enseignants et éducateurs. Avec Laurien Ntzezimana, théologien

laïc, le 06/03 au Centre spirituel Notre-Dame de la Justice, 9 avenue Pré-au-Bois.
☎02.358.24.60 ✉info@ndjrhode.be

WAVREUMONT. Partager et réfléchir à nos découvertes spirituelles dans la littérature. Escapade littéraire et formation ouvertes à tous. Animation ACI,

du 23/03 au 25/03.
☎02.218.54.47 ☎0478.68.18

WÉPION. Demain la solidarité... Sur le retour ? De retour ? Avec Pablo Servigne, co-auteur de L'entraide, l'autre loi de la jungle, organisée par le CEFOC du 21/04 au 22/04 au Centre La Marlagne.
☎081.23.15.22 ✉info@cefoc.be

Retraites

LIBRAMONT. Écologie et théologie : le travail et la nature, quelle coopération ou quelle tyrannie ? Avec Jean-Marie Gsell, théologien et historien, du 16 au 18/03 à l'Atelier Notre-Dame, 15 rue des Dominicains.
✉centredaccueil@notredamedela-paix.be

RIXENSART. Vivre Pâques avec la communauté. Du 28/03 au 02/04 au Monastère de l'Alliance, 82 avenue du Monastère.
✉belgique@cn-da.org

SCOURMONT. Rabbouni, Maître ! L'apparition de Jésus à Marie-Madeleine en peignant l'icône. Avec Astrid Hild, du 06/04 au 12/04 à

l'abbaye de Scourmont.
☎0497.35.99.24
✉astrid.hild@gmail.com

SPA. Suivre Jésus et entendre : « Veillez avec moi ! ». Pourquoi cette demande ? Avec Philippe Degand, le 22/03 au Foyer de Charité, 7 avenue de Clermont à Nivezé.
☎087.79.30.90 ✉foyerspa@gmx.net

WAVREUMONT. Vivre la montée de Jésus vers Pâques : semaine sainte avec la communauté (climat de silence). Du 23/03 à 18h au 25/03 à 16h au monastère Saint-Remacle, 9 route de Wavreumont à 4970 Stavelot.
☎080.28.03.71
✉accueil@wavreumont.be

Et encore...

ARLON. Spectacle musical et visuel « En chemin ». Organisé par le Réseau églises ouvertes les 23 et 24/03 à 20h en l'église Saint-Martin.
☎0479.62.33.55
✉info@eglisesouvertes.be

BRIALMONT (TILFF). Ce Dieu vivant qui donne du souffle : marcher, méditer, prier, chercher Dieu dans la beauté et le silence. Avec le père Malvaux, du 23 au 25/03 à l'abbaye de Brialmont.
☎04.227.84.52
✉djacmin@hotmail.com

BRUXELLES. Journée de la ré-

conciliation : la paix pour tous ! Dans huit églises bruxelloises : Notre-Dame du Finistère (1000), église Saint-Augustin (1190), église Saint-Gilles (1060), église Sainte-Croix (1050), église des Saints-Pierre-et-Guidon (1070), Basilique de Koekelberg (1083), église Saint-Jean-Baptiste (1080), église Saint-Joseph (1140), le 24/03.
☎02.533.29.61 ☎0479.96.84.24
✉catechese.ddt@catho-bruxelles.be

BRUXELLES. Concert : le Magnificat de Vivaldi, Miserere d'Allegri. Avec l'ensemble vocal Cantus Firmus, le chœur de l'Aube et le

Quatuor Capriccio, les 09 et 11/03 à 20h et 16h en l'église Sainte-Alix, Parvis Saint-Alix, 1150 Woluwe-Saint-Pierre.
☎0498.46.23.59
✉concerthaendel@gmail.com

BRUXELLES. Que la louange éclate ! Concert donné par le groupe Hopen (Nous sommes), le 28/04 en la collégiale Saint-Pierre et Guidon d'Anderlecht.
☎0474.47.22.16 ☎0493.71.05.42
✉concerthopen@catho-bruxelles.be

RIXENSART. Bonne nouvelle qui interpelle : au fil de l'Évan-

gile de Marc. Avec Jean Radermakers, Corinne Ysaye, récitante, Anne Wouters, peintre et Corentin Sauvager, violon du GPS Trio, le 17/03 à 20h à l'église de Froidmont, 40 chemin du Meunier.
☎0486.990.142 ☎0479.420.482

WÉPION. Le chrétien : un citoyen engagé. Journée de réflexion animée par Philippe Lamberts, co-président du groupe des Verts/Alliance libre européenne au Parlement européen, le 17/03 au Centre spirituel de La Pairelle, 25 rue Marcel Lecomte.
☎081.46.81.11
✉secretariat@lapairelle.be

« SAINTE » FAMILLE

Je tiens à remercier chaleureusement madame la pasteur Laurence Flachon pour son texte « Liens de cœur » paru dans L'Appel de février. Je l'ai reçu comme une perle qui illumine ma journée. De ce passage d'évangile (« Qui-conque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère »), elle tire une interpellation pertinente pour aujourd'hui alors que cet épisode relaté par Marc est souvent l'objet d'un silence gêné, mon Église ayant choisi de dresser en exemple l'icône idéalisée de la sainte famille, non sans arrière-fond « bien-pensant » et en dépit de la réalité vécue par nombre d'entre nous. Laurence Flachon illustre ainsi à merveille la richesse du dialogue entre sensibilités chrétiennes multiples et c'est l'honneur de L'Appel de permettre cela.

Oui, que l'Église universelle devienne de plus en plus cette famille construite par le Christ où l'on s'aime sans toujours être d'accord, cette halte où l'on respire dans l'Esprit de Dieu à force d'ouverture, de dialogue, d'écoute mutuelle, de failles assumées, d'invitations à habiter la terre de façon juste. Car alors se dévoile le trésor de la joie pour qui accepte de s'y baigner.

Jean Luc ANSIAUX
Ortho (La Roche-en-Ardenne)

INTÉGRALEMENT

J'étais instituteur, il y a très longtemps et j'ai aimé mon travail avec les élèves.

Je me dis, maintenant, que si un seul de mes élèves a profité de mon passage auprès de lui, je n'aurai pas perdu mon temps. Je suis peut-être, pour vous, cet individu qui lit votre revue intégralement à chaque parution et qui profite de tout ce qui y est présenté. Soyez en remerciés.

J'aime votre ouverture d'esprit et votre souhait de recherche de la vérité. Chaque fois, c'est pour moi l'occasion de réfléchir et d'approfondir mes convictions.

Paul FAIRON
Wépion

MIEUX LIRE

Je suis une de vos plus fidèles lectrices et j'apprécie beaucoup votre magazine, la diversité de thèmes abordés et la façon de les aborder. Toutefois, je me dis que la lecture en serait plus aisée moyennant quelques modifications de présentation que je vous suggère humblement.

Tout est lisible sans loupe mais parfois avec un effort qui nuit à la compréhension du message.

Nadine DEKOCK

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 25 €
À verser au compte : BE32-0012-0372-1702
BIC : GEBABEBB

Communication : **nouvel abonnement**
L'appel
 Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens.
Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège
Tél/Fax : 04/341.10.04
Site web : www.magazine-appel.be

Soit 2,5 €
par mois
seulement

Le magazine chrétien
de l'actu qui fait sens

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stéphan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Guillaume
LOHEST, Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK

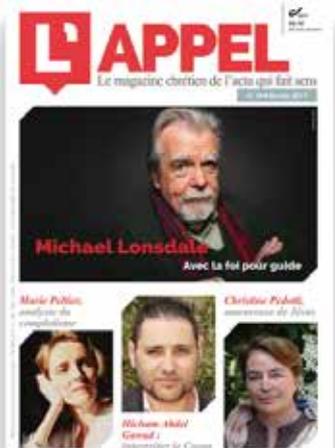
Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Jean-Yves QUELLEC(†),
Gabriel RINGLET

DÉCOUVREZ

L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens dans l'actualité &
les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

www.magazine-appel.be
 https://fr-fr.facebook.com/lappelmagazine
 https://twitter.com/magazineappel

OFFRE DÉCOUVERTE

Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessus ou à recopier et envoyer à :
secretariat@magazine-appel.be

Madame/Monsieur.....désire recevoir
 un exemplaire gratuit du magazine L'appel

Rue : Numéro :

Code Postal : Ville :

Adresse e-mail :

Tél :

Les Dossiers des Nouvelles Feuilles Familiales

... pour mieux vivre les relations...

vient de paraître!

Se réappropriier la mort



Le paysage autour de la mort ou des fins de vie a changé. On vit de plus en plus vieux, mais parfois dans la confusion et la dépendance. L'euthanasie est entrée dans les mœurs et les soins palliatifs se sont développés, offrant aux patients qui ne peuvent plus être guéris une fin de vie plus confortable et chaleureuse. Les rituels aussi ont évolué et l'incinération prend de plus en plus d'importance face à l'inhumation. Cela permet-il une humanisation plus grande de cette dernière étape du parcours humain ou cela provoque-t-il au contraire une sorte de négation de la mort ?

Cela dépend sans doute de la manière dont chacun se situe face à la mort. Certains la préparent minutieusement, règlent les questions de succession pour en décharger les proches et parfois pour effectuer un dernier geste altruiste. Certains écrivent leur récit de vie pour laisser une trace à leurs descendants. Certains choisissent de réunir une dernière fois leurs familiers autour d'eux avant l'injection létale. Les chemins sont diversifiés.

Les enjeux éthiques autour des fins de vie sont importants et chacun doit pouvoir se positionner en toute conscience. C'est pourquoi cette étude propose des approches variées de la mort aujourd'hui, des opinions parfois divergentes, mais toujours soucieuses de favoriser une plus grande humanité. Elle propose aussi des pistes concrètes afin de vivre le plus humainement possible cette ultime étape de l'aventure humaine.

Vous souhaitez l'obtenir ? Un coup de fil, un fax, un mail avec vos coordonnées postales et nous vous l'envoyons. Payment après réception (12 € + port)

Les éditions Feuilles Familiales
(Couples et Familles, asbl)

Catalogue et renseignements sur demande
Rue du Fond, 127 – 5020 Malonne

Tél. : 081/45.02.99 - info@couplefamilles.be - www.couplefamilles.be